3 1761 06836670 7

PQ
2601
R565P6
1911
c.1
ROBARTS

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/primerosecomdi00armauoft

# Primerose

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 9 Octobre 1911.

# DES MÊMES AUTEURS

**Le Bois Sacré**, comédie en trois actes.
**L'Ane de Buridan**, comédie en trois actes.
**L'Amour veille**, comédie en quatre actes.
**L'Éventail**, comédie en quatre actes.
**Miquette et sa Mère**, comédie en trois actes.
**Les Sentiers de la Vertu**, comédie en trois actes.
**L'Ange du Foyer**, comédie en trois actes.
**La Montansier** (avec M. Jeoffrin), comédie en quatre actes.
**La Chance du Mari**, comédie en un acte.
**Le Cœur a ses raisons**, comédie en un acte.
**Le Roi** (avec Emmanuel Arène), comédie en quatre actes.
**M. de la Palisse**, opérette en trois actes.
**Papa**, comédie en trois actes.
**Le Sire de Vergy**, opérette en trois actes.
**Les Travaux d'Hercule**, opérette en trois actes.
**Fortunio**, opéra-comique en quatre actes.
**Pâris ou le Bon Juge**, opérette en deux actes.
**Chonchette**, opérette en un acte.
**L'Habit vert**, comédie en quatre actes.

[illegible]

G. A. DE CAILLAVET & ROBERT DE FLERS

# Primerose

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE, ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
11, Boulevard des Italiens, 11

Tous droits de traduction, de reproduction, de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Copyright by G. A. de Caillavet and Robert de Flers 1911.

1331/8
18/6/14

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :

*30 exemplaires sur papier de hollande*

PQ
2601
R565P6
1911

A RENÉ BASCHET

*ses amis*

G. A. de Caillavet  Robert de Flers.

# PERSONNAGES

| | | |
|---|---|---|
| LE CARDINAL DE MÉRANCE .... | MM. | DE FÉRAUDY. |
| PIERRE DE LANCREY ..... | | C. GRAND. |
| DOCTEUR FARDIN..... | | GARAY. |
| DENIS ..... | | CROUÉ. |
| VICOMTE DE LAYRAC ..... | | J. WORMS. |
| SAMUEL DAVID..... | | LAFON. |
| HUBERT DE PLÉLAN..... | | J. GUILHÈNE. |
| MONTPREUX ..... | | LE ROY. |
| LE COMTE DE PLÉLAN..... | | L. BERNARD. |
| UN REPORTER ..... | | GERBAULT. |
| CHAMPVERNIER..... | | BERTEAUX. |
| LOUIS ..... | | CHAIZE. |
| MADAME DE SERMAIZE..... | Mmes | PIERSON. |
| PRIMEROSE ..... | | MARIE LECONTE. |
| DONATIENNE..... | | B. BOVY. |
| BARONNE DE MONTPREUX..... | | DEVOYOD. |
| MADAME DE CHAMPVERNIER ..... | | PROVOST. |
| MADAME JEANVRY..... | | J. FABER. |
| MADAME STARINI ..... | | J. EVEN. |
| VICOMTESSE DE PLÉLAN..... | | E. DE CHAUVERON. |
| EDMOND ..... | | PETITE LESSEIGNE. |

---

Pour la mise en scène s'adresser à M. BALCOURT
à la *Comédie-Française*.

# ACTE PREMIER

Le hall du château de Plélan en Anjou. Au fond, une galerie surélevée. Grandes portes fenêtres donnant sur une terrasse extérieure. A gauche, une large baie donne sur d'autres salons. Ameublement Louis XIV très somptueux, tapisseries, grande cheminée monumentale

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### DENIS, LE REPORTER.

C'est le soir de la Saint-Hubert. On aperçoit, au fond, sur la galerie et la terrasse, un groupe d'une quinzaine d'invités, hommes et femmes qui tournent le dos au public et regardent la curée. Sonneries de cor au dehors. Aboiements de meute. Les fenêtres du perron sont éclairées par des flammes de bengale rouge. Au premier plan, le maître d'hôtel, Denis, aborde le reporter.

DENIS, s'approchant.

Monsieur désire ?

LE REPORTER, qui vient d'entrer.

Je suis le correspondant du *Réveil Français* à Angers. Je voudrais voir monsieur le comte

de Plélan lui-même ou quelqu'un de sa famille car il faut que je téléphone au journal avant dix heures le compte-rendu de cette fête.

DENIS.

Monsieur peut s'en remettre à moi. Je suis maître d'hôtel de monsieur le comte depuis vingt-cinq ans. C'est toujours moi qui reçois les gens de lettres.

LE REPORTER, tirant son carnet et montrant le fond de la scène.

Soit. Alors en ce moment ?...

DENIS.

En ce moment, comme chaque année, au soir de la Saint Hubert la curée aux flambeaux a lieu devant la grille d'honneur, cette même grille où en 1312, Hugues de Plélan, premier du nom, grand écuyer de Philippe le Bel fit pendre haut et court quatre juifs accapareurs de blé...

LE REPORTER, notant.

Charmant... charmant... très parisien...

DENIS.

Tout à l'heure, en passant le suprême de

gelinottes, j'ai fait une remarque qui m'est personnelle...

LE REPORTER.

Laquelle ?

DENIS.

J'ai constaté que comme en 1312, il y a ce soir quatre juifs au château mais que cette fois ils sont invités à dîner.

Sonnerie de trompes.

LE REPORTER.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DENIS.

La sonnerie de Plélan !

LE REPORTER.

Ah! Savez-vous qui assistait à la chasse, aujourd'hui ?

DENIS.

Tout l'équipage. D'abord monsieur le comte et sa famille.

LE REPORTER.

C'est-à-dire...

DENIS.

Eh bien, madame la comtesse Maximilien,

veuve du fils aîné de monsieur le comte. M. le vicomte Hubert, son fils puîné, venu de Paris pour passer deux jours en Anjou et enfin notre cadette mademoiselle Marie-Rose.

LE REPORTER.

C'est elle qu'on appelle dans le pays mademoiselle Primerose, n'est-ce pas?

DENIS.

Oui, c'est ma préférée. (Nouvelle fanfare.) Ah! voilà la bénédiction des chiens. Par exception elle a lieu ce soir... Son Eminence ayant bien voulu la donner elle-même!

LE REPORTER.

Son Eminence?

DENIS.

Le Cardinal de Mérance... le frère de feu madame la comtesse.

LE REPORTER.

Ah! oui! L'ancien évêque de Blois qui était cardinal de Curie avant la séparation?

DENIS, avec tristesse.

La séparation!!! Oui! Son Eminence nous

est arrivée hier de Rome... en parfaite santé. (Nouvelle fanfare.) Chut!... (La fanfare cesse. Avec dignité.) Les chiens sont bénis!

LE REPORTER.

On a beau ne croire à rien, c'est tout de même émouvant.

DENIS.

Monsieur ne croit à rien?

LE REPORTER.

Il me semble!

DENIS.

Je plains Monsieur. Si Monsieur veut visiter la salle des fêtes, c'est là que le bal aura lieu tout à l'heure.

## SCÈNE II

LE COMTE, MADAME DE CHAMPVERNIER, M. DE CHAMPVERNIER, MADAME JEANVRY, entrant par le fond.

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Ah! vraiment, cher ami, c'était admirable!

Murmure approbateur des invités.

MADAME JEANVRY.

Je n'ai jamais vu une Saint-Hubert plus réussie!

LE COMTE.

Vous êtes trop aimables, mesdames! C'est mon grand jour : une messe, une chasse, un bal... tout ce que j'aime!

MADAME JEANVRY.

Qu'est-ce que vous préférez, les petites femmes ou la grosse bête?

LE COMTE.

Vous vous moquez de moi, mais tant que ce sera avec ces épaules-là je ne me fâcherai pas.

MADAME JEANVRY.

Oh! voyons!

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Comment se fait-il que Pierre de Lancrey ne soit pas là?

LE COMTE.

Il dîne à Rocheblave. Il viendra vers onze heures.

MADAME JEANVRY.

C'est un charmant garçon!

LE COMTE.

C'est mieux que ça! Je connais très peu de charmants garçons qui seraient capables après quelques années de jolie fête de s'expatrier, de s'improviser ingénieurs et d'aller passer dix ans au Texas, en y risquant leur peau tous les jours.

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Enfin, il y a fait une jolie fortune.

LE COMTE.

Qu'il vient de réaliser ces jours-ci...

MADAME JEANVRY.

Tiens?...

LE COMTE.

Oui, en vendant tout ce qu'il avait là-bas pour revenir à la vieille terre!

MADAME JEANVRY.

Tant mieux, il nous restera!

Elle s'éloigne.

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Oh! ça me fait grand plaisir!

LE COMTE.

Hé hé!... Dites-moi... vous me paraissez joliment vous intéresser à Lancrey. Est-ce un flirt officiel? Peut-on féliciter les deux familles?

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Pas encore, mais je vous préviendrai, je vous le promets!

LE COMTE.

Chut! Votre mari!

M. DE CHAMPVERNIER, qui vient d'entrer.

Je vous cherchais, ma chère amie! Vous n'avez pas froid? Vous ne voulez pas votre fichu?

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Merci! Et votre migraine?

M. DE CHAMPVERNIER.

Tout à fait finie! Vous êtes trop aimable!

Il s'éloigne.

LE COMTE.

Comme vous êtes bien ensemble!

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Oui! Jacques est si gentil! Au fait, vous

allez être le premier informé, nous divorçons dans six semaines.

LE COMTE.

Diable!

MADAME DE CHAMPVERNIER.

J'avais pensé à vous demander d'être mon témoin, mais on m'a dit qu'il n'y en avait pas.

LE COMTE.

Oh! voilà madame Starini!

MADAME DE CHAMPVERNIER, avec terreur.

Est-ce qu'elle va chanter?

LE COMTE.

Je me suis bien gardé de le lui demander!

MADAME JEANVRY, s'approchant, même jeu.

Est-ce que madame Starini va chanter?

LE COMTE.

N'ayez pas peur!

Madame Starini descend au milieu d'un groupe. — Le comte va à elle.

MADAME STARIN

Ah! cher ami! La belle fête! Un éclat! Une couleur!

LE COMTE.

Trop aimable!

MADAME STARINI.

Et à ce propos... j'ai été très touchée de la discrétion que vous avez mise à ne pas me demander de chanter!

LE COMTE.

Oh!

Soupir général de satisfaction.

MADAME STARINI.

Vous méritez une récompense!... Vous l'aurez... j'ai apporté tout mon répertoire!

Accablement général..

LE COMTE.

Je ne sais comment vous remercier. (A part.) Nom d'un chien!

## SCÈNE III

LES MÊMES, M. et MADAME DE MONTPREUX HUBERT, LA VICOMTESSE DE PLÉLAN, suivis de divers membres de l'équipage en habit aux couleurs de l'équipage, et de quelques dames qui se dirigent vers le salon de gauche. — On entend une sonnerie qui s'éloigne.

LE COMTE.

Ah! voici les Montpreux!... Bonjour, mon cher nouveau voisin. Chère madame.

Il lui baise la main.

MADAME DE MONTPREUX.

Cher monsieur!

LE COMTE.

Voulez-vous me permettre de vous présenter : madame Maximilien de Plélan, ma belle-fille, madame de Montpreux, mon fils Hubert, M. de Montpreux. Et vous voilà tout à fait installés dans le pays? Vous y plaisez-vous?

M. DE MONTPREUX.

Heu.....

MADAME DE MONTPREUX.

Mon mari est ravi!

M. DE MONTPREUX.

Ravi!

Révérence. Chaque fois que M. de Montpreux ouvre la bouche, Madame de Montpreux lui coupe la parole La Vicomtesse et Hubert descendent.

LE COMTE.

Vous n'avez pas pu être des nôtres aujourd'hui?

M. DE MONTPREUX.

Heu.....

MADAME DE MONTPREUX.

Hélas! Le baron en était désolé, il aime tant la chasse!

M. DE MONTPREUX.

La chasse!

LE COMTE.

Comme il a raison : galoper toute une journée à la queue de cinquante briquets vendéens qui gueulent comme des ânes et qu'on aime comme des fils, et le soir en buvant quelques verres de vieille eau de-vie, raconter sa

randonnée à des amis que ça intéresse tellement qu'ils vous la reracontent tout de suite après... c'est admirable! Dire qu'il y a des gens qui n'aiment pas la chasse, car il y en a maintenant, des voyous, des mouchards, enfin des socialistes!...

MADAME DE MONTPREUX.

Oh! nous vivons à une triste époque!

LE COMTE.

Oui, l'époque est triste, mais en revanche les gens sont gais... Alors le temps passe!

LA VICOMTESSE, à Hubert.

Très en verve, ce soir, votre père!

HUBERT.

Oui, très en barbe, mais vous joliment en peau!

LA VICOMTESSE, apercevant le Cardinal.

Sourdine! Voilà l'Eglise!

MADAME DE MONTPREUX.

Voulez-vous être assez aimable pour nous présenter à son Eminence? (A son mari.) Nous al-

lons être présentés au Cardinal de Mérance... Oh! mon mari est au comble de la joie!

Le Cardinal arrive par le fond. On s'incline sur son passage, il descend vers le Comte qui va au-devant de lui suivi de I. et de madame de Montpreux.

LE COMTE.

Mon cher beau frère, le baron et la baronne de Montpreux, les nouveaux possesseurs du château des Ayrelles désirent saluer votre Eminence!

Révérence.

LE CARDINAL.

Je suis charmé, Madame.

M. DE MONTPREUX.

Heu.....

MADAME DE MONTPREUX.

Mon mari cherche vainement les termes qui exprimeraient son respect, son admiration...

LE CARDINAL.

Oh! Madame, mon vœu est qu'il ne les trouve jamais!

M. DE MONTPREUX, balbutiant.

Je...

LE CARDINAL.

Je vous remercie de m'exaucer, Monsieur!

Il tend la main à Montpreux qui baise son anneau.

MADAME DE MONTPREUX.

Votre admirable ouvrage sur la vie de Saint-François d'Assise est notre livre de chevet!

LE CARDINAL.

Je vous en prie, Madame.

MADAME DE MONTPREUX.

D'ailleurs, Eminence... si j'en crois des personnes bien informées, l'Académie Française ne tardera sans doute pas à vous appeler à elle..

LE CARDINAL.

Ce propos est trop bienveillant, mais je ne rechercherai jamais un si grand honneur!

MADAME DE MONTPREUX.

Pourquoi?

LE CARDINAL.

Mon Dieu, je suis tendrement fidèle à la doctrine franciscaine, et vous n'ignorez pas que

les trois vertus qu'elle recommande sont la chasteté, la pauvreté et la joie.

LA VICOMTESSE.

Eh bien?

LE CARDINAL.

Eh bien! que ces messieurs de l'Académie, que j'admire profondément, pratiquent la chasteté je n'en veux pas douter, qu'ils connaissent la pauvreté, cela peut arriver, mais qu'ils se livrent à la joie, rien ne nous autorise à le croire...

Le Comte et Hubert redescendent entourés de divers invités qui rentrent par le perron et passent peu à peu dans les salons de gauche suivis de Samuel David, de madame de Champvernier et de Jeanvry.

LE COMTE.

Primerose n'est pas revenue?

LA VICOMTESSE.

Non, elle est allée avec mon petit Edmond distribuer des bonbons aux enfants des gardes. Il fait très frais, je vais leur faire dire de rentrer!

LE COMTE, présentant un monsieur au Cardinal.

Mon cher beau-frère, M. David Samuel

le grand banquier d'Angers, un fort galant homme...

LE CARDINAL.

Monsieur...

DAVID SAMUEL, léger accent.

J'ai le grand honneur, Eminence, de gérer les fonds de l'Evêché.

LE CARDINAL.

Tous mes compliments, Monsieur.

LE COMTE.

Bien entendu. M. David Samuel s'est converti depuis plusieurs années!

SAMUEL DAVID.

En 1896.

LE CARDINAL.

Comme la rente!

SAMUEL DAVID.

Simple coïncidence!... Monsieur le Comte, je vous demande la permission de prendre congé.

LE COMTE.

Déjà!

SAMUEL DAVID

Oui. Je retourne à Angers. Je dois passer à mes bureaux ce soir avant de rentrer.

LE COMTE.

Bonne route, cher Monsieur!... (Il l'accompagne, puis redescend.) C'est un homme d'affaires et c'est un très honnête homme!

Hubert vient d'entrer avec Layrac.

HUBERT.

A mon tour. (Il présente.) Mon cher oncle, le vicomte de Layrac.

LE COMTE.

Ah! ah! Notre jeune héros! Ventre-Saint-Gris, voilà un de ces homme qui font honneur à notre parti!

HUBERT.

Il nous revient après sa longue captivité.

LE CARDINAL.

Vous avez été captif, Monsieur?... Où cela donc?... Au Maroc?

LAYRAC.

Non, Eminence! A la Santé!

LE CARDINAL.

A la Santé?

MADAME DE MONTPREUX.

Comment, c'est Monsieur qui...

LE COMTE.

Oui, c'est Monsieur qui a barbouillé d'encre la statue du conventionnel Vergniaud!

LE CARDINAL.

Etait-ce bien nécessaire? Et combien de temps êtes-vous resté prisonnier?

LAYRAC.

Trois mois.

LE CARDINAL.

En vérité? On vous a tenu trois mois prisonnier. Excellente chose pour votre parti, Monsieur...

Il remonte puis sort par la gauche avec quelques invités.

LAYRAC, à Hubert

Ah! ça, il m'achète, ton oncle?

HUBERT.

Evidemment!

LAYRAC.

Mais...

HUBERT.

Mais il faut gober ça comme une fleur puisque tu aimes ma petite sœur Primerose!

LAYRAC.

C'est que j'ai l'impression que je l'horripile, ta sœur!

HUBERT.

Laisse donc... c'est une enfant!... J'ai vu cet après-midi, madame de Sermaize, — c'est la marraine de Primerose. Elle a beaucoup d'influence sur elle et elle m'a promis de plaider ta cause!

LAYRAC.

Elle le fera?

HUBERT.

Et avec quel plaisir... Elle adore s'occuper d'amour... Elle s'en est tant occupée pour son compte!

LAYRAC.

Ah!

HUBERT.

C'est une femme délicieuse qui a rendu son mari horriblement malheureux.

LAYRAC.

Comme la plupart des femmes délicieuses!

VOIX DE PRIMEROSE, au dehors.

Edmond! Veux-tu venir?

HUBERT.

Tiens justement la voilà, la petite sœur.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, PRIMEROSE, LE PETIT EDMOND.

LA VICOMTESSE, qui vient d'entrer.

Eh bien, Primerose, à quoi penses-tu? Laisser ce petit dehors à une heure pareille?

PRIMEROSE.

Ah! il était content. Et ça tient chaud, n'est-ce pas, mon chéri?

LE PETIT EDMOND.

Ah! oui... oui... j'ai chaud!

LA VICOMTESSE.

C'est vrai il est tout rouge!

LE PETIT EDMOND.

Non... non... j'ai froid!

PRIMEROSE.

Il a été très gentil. Il a distribué toutes ses boîtes de bonbons. Les dernières, ça a été dur. Il voulait les garder pour lui. Je n'ai pas permis... Alors il a pleuré... Enfin, il s'est bien amusé!

LAYRAC, s'approchant.

Mais, Mademoiselle, ce n'est pas amusant de pleurer!

PRIMEROSE.

Quelquefois... Bonsoir, Monsieur!

LAYRAC.

Me ferez-vous la grâce, Mademoiselle, de m'accorder votre première valse?

PRIMEROSE.

Oh! je vous remercie. Mais je... danse à peine. Quelquefois j'ai une envie folle de danser toute seule... mais au bal jamais.

LAYRAC.

Oh! permettez-moi d'insister!

PRIMEROSE.

Eh bien! Vous aurez ma première valse, mais pas avant minuit!

LAYRAC.

J'attendrai!

LA VICOMTESSE, redescendant avec le petit Edmond.

Toi, maintenant, tu vas aller te coucher!

LE PETIT EDMOND

Non... non...

LA VICOMTESSE.

Il est dix heures!

LE PETIT EDMOND.

Quand ma tante aura chanté le Petit Bossu.

PRIMEROSE.

Pas ce soir, mon petit!

LE PETIT EDMOND.

Je veux... je veux... sans ça, je vais encore pleurer...

PRIMEROSE.

Ah! quel petit fléau! Décidément je n'aurai plus d'enfants. Viens, Hubert... Mets-toi là, petit fléau.

LE PETIT EDMOND.

Ma tante, ma tante, viens chanter! Mon oncle... mon oncle! Viens taper...

HUBERT.

Oh! la classe!

Hubert se met au piano. Primerose chante d'abord très doucement. Sa voix monte peu à peu. Le cardinal suivi de plusieurs invités rentre de gauche et l'écoute. (Couplets du *Petit Duc*).

LE CARDINAL.

Bravo... bravo...

PRIMEROSE, confuse.

Oh! mon oncle...

LE CARDINAL.

Quelle gentille voix!...

MADAME STARINI, aigre douce.

Oh! c'est délicieux. Quand vous aurez appris à chanter, Mademoiselle, que la voix sera posée et que vous aurez un peu de diction, je vous assure, ce ne sera pas mal du tout.

PRIMEROSE.

Trop aimable... allons... viens maintenant... viens...

Elle va pour sortir.

MADAME DE MONTPREUX.

Tous mes compliments, Mademoiselle, vous soignez les pauvres le matin et vous dites le

sur les couplets du *Petit Duc*... le contraste est un peu vif... mais charmant.

PRIMEROSE.

Je trouve que ça va très bien ensemble, Madame... Il me semble que les gens qui n'ont rien fait le matin n'ont pas envie de chanter le soir... Bonsoir, Madame... Allons... viens...

LE PETIT EDMOND.

Elle est vilaine, la dame...

PRIMEROSE, riant.

Oui, mais il ne faut pas le lui dire.

Ils sortent en fredonnant.

MADAME DE MONTPREUX.

C'est égal... de l'opérette... ne trouvez-vous pas, Eminence ?

LE CARDINAL.

Oh ! Madame, ne me dites pas de mal du *Petit Duc*... quelle charmante pièce !... Un couvent, des militaires et de braves gens !...

MADAME DE MONTPREUX.

Comment, Eminence, vous connaissez cet ouvrage ?

LE CARDINAL.

J'étais à la répétion générale, chère madame.

MADAME DE MONTPREUX.

Vous, Eminence?

LE CARDINAL.

Oui, madame, et je vous en demande votre absolution... mais à ce moment-là j'étais sous-lieutenant d'artillerie à Fontainebleau... Un ami me donna l'occasion de cette jolie soirée... et je me souviens même à l'entracte, d'être monté sur la scène qui était, ce soir-là, toute embellie d'aimables personnes. J'aperçus derrière un portant, c'est l'expression, je crois, un monsieur pâle d'émotion... un peu lourd... un peu nerveux et un peu gauche, qui maniait fébrilement une canne dont il ne menaçait personne... Je me rappelle, il avait un visage de bon pacha ironique et attendri... un bon visage dont la bouche semblait avoir beaucoup souri et dont les yeux avaient peut-être un peu pleuré. Son aspect me frappa... Je demandai son nom!... On me répondit : Henri Meilhac... oui, je me souviens.

MADAME DE MONTPREUX, à son mari.

Quelles relations !...

## SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME DE SERMAIZE, LE COMTE.

LE COMTE.

Je vous annonce notre chère madame de Sermaize.

MADAME DE SERMAIZE, à la comtesse.

Bonsoir, ma petite Odette. (A Hubert.) Bonsoir, mauvais sujet... Eminence... J'espère qu'on n'a pas commencé à danser sans moi...

LE CARDINAL.

Soyez tranquille, ma chère et bonne amie, j'y ai veillé !...

MADAME DE SERMAIZE.

Vous n'avez pas oublié que j'aimais le bal... Dire, Eminence que nous avons dansé ensemble, ici même... vous, en petit collégien, et moi les mollets nus...

LE CARDINAL

C'est vrai...

MADAME DE SERMAIZE.

J'étais affreusement coquette et vous, pardonnez-moi, un peu bête.

LE CARDINAL.

Est-ce que nous avons changé?

MADAME DE SERMAIZE.

Hélas! Vous rappelez-vous comme on nous surveillait... On se méfiait même d'un futur cardinal.

LE CARDINAL.

Oui, mais c'est qu'on ne savait pas...

MADAME DE MONTPREUX, se rapprochant.

Vous êtes donc de si vieux amis?

MADAME DE SERMAIZE.

Anciens, mais pas vieux! (A part.) Quelle dinde! (Haut.) A propos, mon cher comte, je vous ai amené le docteur Fardin.

MADAME DE MONTPREUX.

Comment, ce sectaire... le chef des jacobins du département, ici?...

LE COMTE.

Que voulez-vous, chère madame, il m'a sauvé deux fois déjà et dans de sacrées circonstances... Oh! je vous accorde que c'est une fripouille, mais c'est le plus honnête homme que je connaisse...

LE CARDINAL.

Dites-moi, mon cher Bertrand, qu'appelez-vous exactement une fripouille?

LE COMTE.

Parbleu! un homme qui ne pense pas comme moi.

LE CARDINAL.

Voilà!...

MADAME DE SERMAIZE.

J'ai bien songé à faire le trajet en compagnie de quelqu'un de notre parti; mais je les connais, je me serais endormie. Avec le docteur, j'étais sûre de m'exaspérer tout le temps et d'avoir en arrivant un joli teint un peu en colère. Je l'ai, n'est-ce pas? A mon âge, il faut profiter de tout.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, FARDI

FARDIN, saluant.

Monsieur le comte.

LE COMTE, lui frappant sur l'épaule.

Ah ! vous voilà, révolutionnaire, bonnet rouge, anarchiste.

FARDIN.

Vous êtes trop bon, monsieur le comte.

Le comte remonte.

LE CARDINAL, à Fardin.

Bonsoir, mon cher Auguste, comment vas-tu?

FARDIN.

Très bien... et toi, Eminence?

MADAME DE MONTPREUX.

Comment, Eminence, vous tutoyez ?...

LE CARDINAL.

Fardin, mais oui, madame. Vous voyez ici deux anciens condisciples. Nous nous sommes

connus au collège d'Angers... Nous y avons été grands amis et nous sommes entrés, la même année, moi, à l'Ecole Polytechnique et lui au Séminaire.

MADAME DE MONTPREUX.

Le docteur ?... Au Séminaire ?

FARDIN, très gêné.

Oui... oui... Enfin... oui...

LE CARDINAL.

J'allais parfois l'y visiter. La soutane lui allait très bien. Tu te souviens ?

FARDIN.

Oui... oui...

LE CARDINAL.

Et nous nous disputions un peu, car j'étais libéral, et lui pas... J'admirais beaucoup Gambetta...

LE COMTE.

En ce temps-là, mais maintenant...

LE CARDINAL.

Ah ! dame, maintenant, je l'admire bien davantage !...

LE COMTE.

Au fait, docteur, mes compliments. Il paraît que ce matin, vous avez célébré avec éclat l'enterrement du père Gauthier, ce mangeur de prêtres, ce braconnier, ce rôdeur...

FARDIN.

Vous êtes sévère, monsieur le comte. Je vous assure que beaucoup de braves gens ont accompagné avec moi ce pauvre diable.

LE COMTE.

Je n'en crois pas un mot. Vous dites ça pour vous excuser.

FARDIN.

Vous avez tort. Je vous certifie que derrière le convoi du père Gauthier, il y avait plusieurs personnes dignes de tous les respects... une particulièrement.

LE COMTE.

Je vous défie bien de me la nommer!

FARDIN.

Vous avez raison, monsieur le Comte, car je ne vous la nommerai certainement pas.

LE COMTE.

Parbleu!...

PRIMEROSE, qui vient d'entrer.

Papa, ne grondez pas le docteur, il dit la vérité. Il y avait ce matin dans le cortège du père Gauthier quelqu'un que vous aimez bien.

LE COMTE.

Qui ça?

PRIMEROSE, se haussant sur la pointe des pieds embrassant le comte.

Moi, papa.

LE COMTE.

Toi!

MADAME DE SERMAIZE.

Oh!

Mouvement général.

PRIMEROSE.

Mais oui.

LE COMTE.

Cela passe les bornes.

FARDIN.

Je suis désolé, mademoiselle...

PRIMEROSE

Ne le soyez pas. Je ne cache jamais ce que je fais et je ne fais jamais rien sans y avoir réfléchi. Je ne crois pas qu'il y ait dans toute ma petite existence une seule action que je n'aie pas regardée en face.

LE COMTE.

Ma fille! Ma fille à un enterrement civil!

PRIMEROSE.

Justement. Je me suis dit qu'en allant y faire une petite prière, il ne serait plus tout à fait civil.

LE COMTE.

C'est inouï. Tu me fais beaucoup de peine.

PRIMEROSE.

Mais non, papa. Je vais vous expliquer et vous n'en aurez plus du tout. Voilà : il ne vous viendrait pas à l'idée de faire l'aumône à des riches?

LE COMTE.

Evidemment!

PRIMEROSE.

Eh bien, il y a aussi des morts qui sont ri-

ches de prières, qui en ont plus que leur part. Et il y en a d'autres qui n'en ont pas du tout. C'est à ceux-là qu'il faut en donner. Moi, j'aime prier pour les gens pour lesquels personne ne prie... Voilà : je suis sûre que maintenant vous comprenez et que vous êtes très content.

LE COMTE.

Mais non, mais non.

MADAME DE SERMAIZE.

En tout cas, ma chère petite, tu aurais pu demander la permission à ton père.

PRIMEROSE.

J'y ai pensé. Mais je ne l'ai pas fait, pour une raison très sérieuse.

LE COMTE

Laquelle ?

PRIMEROSE.

C'est que vous me l'auriez refusée.

Elle embrasse son père et se sauve.

LE COMTE.

Ah ! petite fille ! petite fille !

MADAME DE MONTPREUX, au cardinal.

Que dites-vous de cela, Eminence ?

LE COMTE.

Oui, qu'en pensez-vous, sacrebleu ?

LE CARDINAL.

Eh bien, je pense... que demain matin je dirai ma messe pour le père Gauthier.

MADAME DE SERMAIZE.

Bravo ! Ce que son âme va être vexée !

LE CARDINAL, à madame de Montpreux.

Me ferez-vous la grâce, madame, d'y assister ?

MADAME DE MONTPREUX.

Comment donc !

LE CARDINAL.

Je dis ma messe à six heures.

MADAME DE MONTPREUX, saisie.

Bien, Eminence, le baron y sera. Il est comme moi confondu de votre bienveillance.

LE CARDINAL.

Et un peu choqué, peut-être ? Il faut me la pardonner... je la dois à ce pays, mon pays, où je me suis tant promené. Je crois fermement que si le Seigneur eut voulu que nous

fussions rigoureux, il n'aurait pas fait notre Loire si tranquille, les coteaux si modérés, l'horizon si conciliant. Voyez vous, madame, j'ai l'impression que les paysages, ce sont des conseils que le bon Dieu nous donne.

MADAME DE MONTPREUX.

Ah !... Je n'aurais pas cru que des paysages...

LE CARDINAL.

De quel pays êtes-vous donc, chère madame ?

MADAME DE MONTPREUX.

Du Vexin.

LE CARDINAL.

Ah ! pardon !...

Petit froid.

LE COMTE.

Pays charmant, charmant, charmant. Allons, il faut un peu vaquer à mes devoirs de maître de maison. (Il offre le bras à madame de Montpreux.) Chère madame. (Il remonte.) Allons, venez danser, Fardin !...

FARDIN.

Oh ! moi !...

LE CARDINAL.

Pourquoi pas ? Robespierre dansait...

FARDIN.

Oui, mais Robespierre c'était un aristocrate.

LE CARDINAL.

Eh bien, je t'accompagne... Je vais regarder un peu ces jeunes cavaliers. (A Primerose.) Qui sait, il y a peut-être parmi eux celui que tu me donneras un jour pour neveu.

PRIMEROSE.

Non.

LE CARDINAL.

Hé ! hé !... Allons, viens Marat.

Il sort. Primerose va pour le suivre, madame de Sermaize l'arrête.

## SCÈNE VII

MADAME DE SERMAIZE, PRIMEROSE.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi dis-tu non?

PRIMEROSE.

Je pense non, alors je dis non.

MADAME DE SERMAIZE.

Tiens, tu m'exaspères. J'admets qu'on refuse un parti, mais on ne refuse pas tout un bal!...

PRIMEROSE.

Vous, marraine, vous allez me proposer un jeune homme?

MADAME DE SERMAIZE.

Bien sûr, je vais te proposer un jeune homme... un jeune homme qui t'aime...

PRIMEROSE, souriant.

Vous êtes contente, hein, de parler d'amour. Vous en parlez comme le jardinier parle de ses boutures.

MADAME DE SERMAIZE.

Tu m'ennuies.

PRIMEROSE.

Avouez...

MADAME DE SERMAIZE.

Eh bien, j'avoue... J'adore parler d'amour, même à propos d'un mariage. C'est la façon la moins gaie d'en parler, mais enfin, c'est encore une façon.

PRIMEROSE, s'asseyant d'un air résigné.

J'écoute...

MADAME DE SERMAIZE.

Voilà : tu me contredis déjà.

PRIMEROSE.

Pas du tout, je m'assieds.

MADAME DE SERMAIZE.

Oui, mais tu t'assieds avec mauvaise foi. Ma petite, tu es d'un entêtement décourageant! Tu as vingt-quatre ans, tu as déjà dédaigné je ne sais combien de prétendants. Il faut bien se marier pourtant. Tout le monde se marie. Je me suis mariée.

PRIMEROSE, avec un sourire léger.

Oui...

MADAME DE SERMAIZE.

Et j'ai été très heureuse. Mon mari aussi... probablement... Enfin, réponds-moi franchement, qu'est-ce que tu as contre Georges de Layrac?

PRIMEROSE.

C'est lui... Oh! voyons... marraine...

MADAME DE SERMAIZE.

C'est un parti superbe. Ton père l'aime beaucoup. Saperlotte! On n'envoie pas promener comme ça un garçon qui sort de prison. Songe à la situation mondaine que ça lui fait. Il aura toutes les femmes qu'il voudra!

PRIMEROSE.

Evidemment... mais tout de même, non...

MADAME DE SERMAIZE.

Alors, tu n'en veux pas, c'est bien décidé?

PRIMEROSE.

C'est bien décidé.

MADAME DE SERMAIZE.

Viens m'embrasser!

PRIMEROSE.

Quoi?

MADAME DE SERMAIZE.

Tu as joliment raison, ma petite.

PRIMEROSE.

Hein? Mais alors, pourquoi plaidiez-vous pour lui?

MADAME DE SERMAIZE.

Parce qu'on me l'avait demandé, parce que je m'étais laissé embobiner comme toujours, parce que j'avais promis. Mais je ne t'aurais jamais pardonné de faire ce mariage-là.

PRIMEROSE.

Ah! que vous êtes gentille et que je vous aime.

MADAME DE SERMAIZE.

Oui?...

PRIMEROSE.

Beaucoup... d'abord parce que vous êtes si jeune.

MADAME DE SERMAIZE.

Je le suis devenue peu à peu.

PRIMEROSE.

Et puis, parce que j'ai confiance en vous.

MADAME DE SERMAIZE.

C'est vrai ?

PRIMEROSE.

Oui! au point, figurez-vous que je vais vous envoyer du monde.

MADAME DE SERMAIZE.

Qui ça ?

PRIMEROSE, après une légère hésitation.

Juliette Bardane que j'ai rencontrée hier. Elle a besoin d'un conseil. Alors, naturellement!... J'ai pensé à vous...

MADAME DE SERMAIZE.

Moi, donner des conseils. Ah! non! Jamais de la vie... On n'aurait qu'à les suivre...

PRIMEROSE.

Ecoutez...

MADAME DE SERMAIZE.

Non... pas de conseils, j'aime mieux m'en aller...

PRIMEROSE.

Je vous assure...

MADAME DE SERMAIZE.

Non!...

Elle remonte.

PRIMEROSE.

Mais c'est pour une histoire d'amour.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! c'est pour une histoire d'amour. (Elle redescend.) Raconte?...

PRIMEROSE.

Ça vous intéresse à présent?

MADAME DE SERMAIZE.

Eh bien oui, là... oui.

PRIMEROSE.

Voilà... Oh! c'est un cas assez délicat... Juliette aime quelqu'un.

MADAME DE SERMAIZE.

Elle a raison! Et lui, l'aime-t-il?

PRIMEROSE.

Elle le croit.

MADAME DE SERMAIZE.

Mais ça devient charmant... Et quel genre d'homme est-ce?... depuis quand ça dure-t-il?... Où se sont-ils rencontrés? Où en sont-ils? Qu'est-ce qu'ils se disent?

PRIMEROSE.

Eh bien, justement, voilà, c'est qu'ils ne se disent rien!

MADAME DE SERMAIZE.

Mon Dieu, ça peut suffire... s'ils sont très bien doués...

PRIMEROSE.

Ah! ils ne sont pas bêtes... Seulement il y a entre eux certains obstacles, certains scrupules. Elle est beaucoup plus jeune que lui. Peut-être ont-ils un peu peur l'un de l'autre.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi?

PRIMEROSE.

Parce que tous les deux, cela j'en suis sûre, pensent que le bonheur est une chose très grave.

MADAME DE SERMAIZE.

Enfin, ils flirtent?

PRIMEROSE.

Ils ne savent pas.

MADAME DE SERMAIZE.

Les pauvres enfants! Ça ne peut pas durer comme ça! Ils perdent un temps dont ils n'ont pas idée... Ils n'en connaissent pas le prix. Moi, je le connais. A mon âge, vois-tu, on parle du temps comme les gens ruinés parlent de la richesse. Pourquoi ce monsieur ne se décide-t-il pas?

PRIMEROSE.

Peut-être par délicatesse... c'est un très honnête homme... vous savez...

MADAME DE SERMAIZE.

Eh bien, alors, puisque c'est un si honnête homme que ça, que la petite ait un peu de hardiesse, sapristi, un peu de franchise sur l'obstacle... qu'elle aille trouver ce muet et qu'elle lui dise en baissant les yeux : « Vous êtes un imbécile et je vous aime! »

PRIMEROSE.

Elle n'osera jamais!

MADAME DE SERMAIZE.

Quelle génération!

PRIMEROSE.

Alors, elle a une idée...

MADAME DE SERMAIZE.

Laquelle?

PRIMEROSE.

De lui écrire. Vous allez peut-être trouver que c'est mal.

MADAME DE SERMAIZE.

Mais pas du tout. D'abord, vois-tu, en amour, il y a très peu de choses mal. Ce qui est mal, c'est de ne pas s'aimer.

PRIMEROSE.

Alors, vous ne la blâmez pas!

MADAME DE SERMAIZE.

Moi?... C'est ce que j'aurais fait à sa place.

PRIMEROSE.

Ah! tant mieux, tant mieux, je suis bien contente.

MADAME DE SERMAIZE.

Alors, elle a écrit?

PRIMEROSE.

Oui.

MADAME DE SERMAIZE.

Mais à qui? Voyons, tu peux bien me dire à qui?...

PRIMEROSE.

A Pierre de Lancrey.

MADAME DE SERMAIZE.

A Pierre? Sais-tu qu'elle a du goût, cette petite mâtine. Pierre, ah! c'est un homme, c'est même un monsieur. Et qu'est-ce qu'il a répondu?

PRIMEROSE.

Il n'a pas pu répondre encore.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi?

PRIMEROSE.

Il n'a reçu la lettre que ce matin. Ils avaient fait ensemble une belle promenade, au chemin de Vallières. Ils se sont quittés au coin de la grande haie. Comme il lui tendait la main, elle y a posé le petit billet que depuis une heure elle tenait serré dans la sienne. Elle lui a refermé les doigts. Il a eu l'air étonné. Alors, elle lui a dit : Voilà, je vais par-

tir, je vais m'en aller en chantant. Promettez-moi de ne lire cela que lorsque vous n'entendrez plus ma voix. Il a promis. Et je suis partie en chantant.

MADAME DE SERMAIZE.

Comment, tu es partie en chantant?

PRIMEROSE.

Eh bien, oui,... c'est moi, c'est mon histoire!

MADAME DE SERMAIZE.

Oh! mais c'est insensé, c'est d'une inconséquence.

PRIMEROSE.

Mais vous disiez tout à l'heure.....

MADAME DE SERMAIZE.

Tout à l'heure, il ne s'agissait pas de toi! Je n'ai pas qu'une opinion, moi! Je ne suis pas une maniaque... Comment as-tu fait cela?

PRIMEROSE.

Je l'aime.

MADAME DE SERMAIZE.

Tu aurais dû songer...

PRIMEROSE.

Je l'aime.

MADAME DE SERMAIZE.

Mais qu'est-ce que tu as mis dans cette lettre?

PRIMEROSE.

Je vous aime.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! tu m'en diras tant! Et puis, cette haie, cette chanson, c'est charmant!... Tu as bien des excuses... Tu as très bien fait! Viens m'embrasser. Et je ne me doutais de rien... Et tu ne m'avais rien dit. Jamais!

PRIMEROSE.

Non.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi?

PRIMEROSE.

Parce que c'est un trop grand amour.

MADAME DE SERMAIZE.

Comme tu en es fière!

PRIMEROSE.

Ça oui! Marraine, il faut me pardonner. Souvent, j'ai voulu vous parler, mais j'aimais tant mon amour que je... oui, que je ne pou-

vais pas me décider à le confier à des mots... Je l'ai caché même à vous... Je l'ai caché même à lui... Je me taisais... Je me taisais avec une espèce d'orgueil. Je vivais avec mon secret. Je lui parlais sans cesse. Je l'admirais... Je me disais : « C'est mon secret », et je le serrais contre mon cœur.

MADAME DE SERMAIZE.

Je n'en reviens pas... Comment, c'est toi qui...

PRIMEROSE.

Oui, je sais bien que je vous étonne... Mais moi, je n'aime pas comme je vois que les autres gens s'aiment.

MADAME DE SERMAIZE.

En voilà encore une qui croit avoir inventé l'amour!

PRIMEROSE.

Voyez-vous, j'aime Pierre comme si je n'avais que lui au monde, comme si j'étais abandonnée... sans parents... sans rien... Je l'aime comme une pauvre. Et c'est vrai, vous savez, sans cet amour-là, je serais si pauvre... si pau-

vre... Ah! marraine, marraine, vous ne pouvez pas savoir.

MADAME DE SERMAIZE, doucement.

Si... si... je sais, je sais... Et dis-moi, depuis quand l'aimes-tu?

PRIMEROSE.

Je ne sais pas... Nous nous connaissons depuis si longtemps, on était très amis... et puis, peu à peu ça a changé... D'abord, j'en étais presque triste... c'est gênant l'amitié, quand ça devient de l'amour.

MADAME DE SERMAIZE.

Oui... c'est un peu comme si on se brouillait... Et lui... es-tu sûre qu'il t'aime autant?

PRIMEROSE.

Oh! lui... je vais vous dire... il m'aime autant ou bien il ne m'aime pas du tout... Mais je crois qu'il m'aime... autant... Il se plaît avec moi... Nous parlons beaucoup... les sujets, ça ne fait rien, n'est-ce pas, ce n'est que pour nous parler... Très souvent, nous nous accordons avec violence sur des choses qui n'en valent pas la peine... Ça je crois que ç.

n'est pas mauvais... Et puis, j'ai remarqué la façon dont il me regarde quant il croit que je ne le regarde pas. Et puis, tenez, une fois...

MADAME DE SERMAIZE.

Une fois?

PRIMEROSE

Une fois que nous nous promenions à cheval, une branche a défait mes cheveux. Ils sont tombés sur mes épaules. Il a voulu m'aider à les relever et j'ai senti que ses mains tremblaient... et tout d'un coup sa voix est devenue presque rude... Ça je crois que c'est assez bon aussi...

MADAME DE SERMAIZE

Ça, c'est excellent!...

PRIMEROSE.

Mais tout de même, si je me trompais. Ah! marraine, j'ai peur... que j'ai peur...

MADAME DE SERMAIZE.

Ma chérie, ma petite chérie. Aie confiance... Moi j'ai confiance... Il t'aime! il t'aime! Je suis sûre qu'il t'aime. D'abord, on me l'a dit...

PRIMEROSE.

Comment!

MADAME DE SERMAIZE.

Et ceux qui me l'ont dit ne peuvent pas se tromper. Ils n'ont jamais menti.

PRIMEROSE.

Qui est-ce?

MADAME DE SERMAIZE, l'embrassant

Tes yeux...

PRIMEROSE

Marraine!

MADAME DE SERMAIZE.

Mais il ne pourra pas te parler, te répondre ici, au milieu de tout ce hourvari.

PRIMEROSE.

Me répondre...! à quoi bon? Au premier mot qu'il me dira, rien qu'au son de sa voix, je saurai...

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME JEANVRY, MADAME DE CHAMPVERNIER, puis le docteur FARDIN, puis HUBERT.

Madame Jeanvry précédée par M. de Montpreux.

M. DE MONTPREUX, avec volubilité.

Venez donc, chère madame, nous serons ici à merveille pour causer. C'est le coin rêvé.

MADAME DE SERMAIZE.

Oh !

M. DE MONTPREUX.

D'ailleurs, vous l'avez choisi, comtesse !

MADAME DE SERMAIZE, stupéfaite.

Mais vous parlez ! Il parle !

M. DE MONTPREUX.

Comment ?... Mais j'adore parler, causer, bavarder, conter une anecdote, et il m'est souvent arrivé de trouver un bon mot... Tenez l'hiver dernier, j'ai...

Il aperçoit madame de Montpreux qui vient d'entrer et aussitôt s'interrompt.

MADAME DE MONTPREUX, arrivant.

Que faites-vous là, Albéric ?

M. DE MONTPREUX.

Moi ?... mais... je... je... rien...

Il va se remettre à côté d'elle

MADAME DE MONTPREUX, à son mari.

Vous quittez le grand salon à l'instant où madame Starini se fait entendre.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah !... je comprends !

MADAME DE MONTPREUX.

Vous auriez dû rester.

MADAME DE CHAMPVERNIER, entrant.

Oh ! mes enfants ! elle est déchaînée, on ne l'arrêtera plus !

Elle s'assied.

MADAME DE SERMAIZE.

Ce doit être terrible ?

LE DOCTEUR FARDIN, entrant.

Oh ! vous ne vous en faites pas une idée !

Le comte ouvre la porte de gauche. On entend une voix de contralto implacable qui chante : « Aime-moi... Aime-moi... »

LE COMTE.

Ventre-Saint Gris, vous n'êtes pas gentils! Cette excellente madame Starini s'attable au piano, et tout le monde file. Il faudrait vraiment retourner là-bas!

Il s'assied.

LE DOCTEUR FARDIN, s'asseyant à son tour.

Certainement!

Hubert entre et laisse la porte ouverte. On entend le chant qui continue : « Aime-moi.. aime-moi... Sinon, prends garde à toi. »

HUBERT.

Voyons, papa, voyons, c'est pas sérieux.

LE COMTE, à mi-voix.

Quoi, quoi?

MADAME DE SERMAIZE, puis tout le monde.

La porte! la porte!

HUBERT, fermant la porte.

C'est effrayant pour cette pauvre femme. Elle n'a plus comme auditoire qu'un lot de douairières et le Cardinal qu'elle a coincé dans un grand fauteuil. Et c'est à lui qu'elle s'adresse en hurlant : « Aime-moi, aime-moi,

ou sans ça prends garde à toi. » Je vous assure que c'est indécent.

Il s'assied.

MADAME JEANVRY.

Vous n'êtes pas musicien, monsieur?

HUBERT.

Mais si, madame... vous voyez bien.

MADAME CHAMPVERNIER.

Elle a peut-être fini.

Elle va entrouvrir la porte. On entend une clameur suraiguë de la chanteuse.

CONVERSATION GÉNÉRALE, où l'on comprend.

— Elle ne fait pas de tournées?
— Elle ne prend pas de vacances?
— Elle n'est jamais fatiguée?
— C'est un fléau pour le pays!

Trois groupes se sont formés, l'un composé d'Hubert, de madame Jeanvry et de madame Champvernier, l'autre du comte et des Montpreux, le troisième du docteur et de madame de Sermaize. Primerose qui, pendant cette dernière scène est remontée et regarde au dehors par la grande porte-fenêtre redescend et va à madame de Sermaize que le docteur vient de quitter.

PRIMEROSE, à madame de Sermaize, bas.

C'est lui!

Pierre paraît.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, LANCREY.

HUBERT.

Tiens, Lancrey.

LE COMTE.

Bonsoir, Pierre! Vous voilà enfin!

PIERRE.

Mais oui! Comment allez-vous, cher monsieur?

LE COMTE.

Merci, pas mal.

PIERRE.

Mesdames...

MADAME DE CHAMPVERNIER, coquette.

Bonsoir, vous... je croyais que vous ne viendriez plus, je ne vous l'aurais pas pardonné, vous savez.

PIERRE.

Oh! madame...

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Mais qu'est-ce que vous avez ce soir? Vous avez l'air effaré d'un homme heureux.

PIERRE.

C'est peut-être parce que je n'ai jamais été aussi heureux qu'aujourd'hui.

MADAME DE CHAMPVERNIER, un peu pincée.

Mes compliments.

MADAME JEANVRY, à Hubert.

Regardez Madeleine, elle ne perd pas de temps.

Pierre traverse et va à madame de Sermaize. La conversation continue. Les Montpreux, le docteur et le comte causent au fond.

PIERRE, baise la main de madame de Sermaize puis va à Primerose.

Bonsoir, Primerose.

PRIMEROSE.

Bonsoir, Pierre.

PIERRE.

Vous allez bien?

PRIMEROSE.

Oui...

PIERRE.

Vous n'avez pas été fatiguée de notre grande promenade?

PRIMEROSE.

Oh! non!

PIERRE, avec une émotion profonde et joyeuse.

Comme il faisait beau temps!

PRIMEROSE.

Oui...

PIERRE.

Comme il faisait beau temps...

LE COMTE appelant.

Pierre!

PIERRE.

Cher Monsieur?

Il se retourne vers le comte.

PRIMEROSE, allant à madame de Sermaize.

Il m'aime...

MADAME DE SERMAIZE.

Parbleu!

Elle s'éloigne un peu. Le groupe des autres personnages descend.

LE COMTE, à Pierre.

Ces dames refusent de croire qu'au Texas vous avez connu des cannibales.

PIERRE.

Mais certes, mesdames, j'ai même chassé avec un brave garçon, très doux. qui avait mangé son père et son grand-père.

MADAME JEANVRY et les AUTRES DAMES.

Oh!

PIERRE.

Il n'avait d'ailleurs consommé sa famille que par scrupule religieux, afin de faire entrer en lui, suivant le rite, l'esprit de ses ancêtres.

HUBERT.

En somme, ce Peau-Rouge était un traditionaliste comme moi...

LE COMTE.

Hé là! hé là!

MADAME DE MONTPREUX.

Quelle horreur! Ce sont des monstres!

PIERRE.

Mais non, madame, je vous assure. Ainsi. ils mangent leur prochain, mais ils n'en disent jamais de mal. Et puis, ils ont vraiment

une admirable trempe morale... Ils acceptent la destinée, même mauvaise, avec une fermeté qui est un grand exemple et que je leur envie.

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Ne leur enviez rien! Vous êtes à l'abri de toutes les faiblesses.

MADAME JEANVRY.

C'est admirable!

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Et un peu agaçant!

PIERRE.

Oh!

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Si, si!

David Samuel vient de rentrer du fond. Le comte l'aperçoit.

LE COMTE.

Comment, vous voilà Samuel, mais je vous ai vu filer en auto?

SAMUEL.

En effet, monsieur le comte, excusez-moi, mais en arrivant, j'ai trouvé chez moi, à An-

gers, une dépêche très urgente qui intéresse M. de Lancrey. Je le savais ici, et j'ai cru devoir revenir la lui apporter moi-même.

LE COMTE.

Nous vous le cédons.

Il va vers le groupe de gauche.

PIERRE, au comte.

Excusez-moi, cher Monsieur ! (A Samuel.) Qu'y a-t-il ?

SAMUEL, à mi-voix.

Eh bien, c'est grave.

Samuel l'entraîne au fond, en lui parlant à voix basse avec émotion. Pierre reste très calme. Le comte s'est rapproché du groupe des deux dames que Primerose a rejoint. Les Montureux et madame de Sermaize forment un autre groupe.

LE COMTE.

Vous resterez souper, docteur ?

PRIMEROSE.

Oui, oui, bien sûr.

FARDIN.

Y pensez-vous, mademoiselle ? Je dois être demain au dispensaire à sept heures.

PRIMEROSE.

J'y serai bien, moi.

LE COMTE.

Tu es folle! Tu n'iras pas demain au dispensaire.

PRIMEROSE, nettement.

Oh! ça, papa.

LE COMTE.

Croiriez-vous que deux fois par semaine, qu'il vente ou qu'il neige, cette petite fait, dès l'aube, six kilomètres pour aller soigner les enfants au dispensaire des sœurs de Sainte-Claire.

PRIMEROSE.

Taisez-vous, papa, je vous en prie... vous savez que j'ai horreur que vous parliez de cela.

LE COMTE.

Est-ce que tu rougis de ta robe d'infirmière?

PRIMEROSE.

Je rougirais plutôt de celle-ci.

MADAME DE SERMAIZE.

La vérité, c'est que tu peux être fière de toutes les deux.

MADAME JEANVRY.

Celle-là est charmante. Qui l'a faite?

David Samuel a quitté Pierre et sort. Pierre redescend.

LE COMTE.

Eh bien, Pierre? Rien d'ennuyeux, j'espère?

PIERRE, un peu nerveux.

Non, non, ce n'est rien.

La Vicomtesse entre.

LA VICOMTESSE.

A quelle heure faudra-t-il commencer le cotillon, mon père?

LE COMTE.

Eh bien, dans une demi-heure.

LA VICOMTESSE.

Tiens! bonsoir, Pierre.

PIERRE.

Chère amie!

Il lui baise la main. Hubert est allé ouvrir la porte et écoute. Valse lointaine.

MADAME DE SERMAIZE.

Elle ne chante plus! Nous allons pouvoir reparaître.

Elle se lève. La musique continue au dehors. Pendant les ré-

pliques qui suivent tous les personnages remontent lentement en causant et peu à peu sortent par le fond, sauf Primerose qui s'attarde. Pendant ce mouvement, Pierre a été au docteur et l'amène à l'avant-scène.

PIERRE.

Dites-moi, mon cher docteur. J'ai vu ce garde que vous m'avez envoyé. (Changeant de ton et à mi-voix.) Ecoutez-moi... je peux compter sur votre amitié?...

FARDIN.

Certes! Qu'y a-t-il?

PIERRE, l'entraînant vers la droite.

On nous regarde.

FARDIN.

Mais parlez...

PIERRE.

Eh bien, en deux mots. Tous les fonds provenant de la vente de mes usines étaient déposés à la banque Kléring, de New-York.

FARDIN.

Oui.

PIERRE.

Elle a sauté ce matin.

FARDIN.

Qu'est-ce que vous dites?

PIERRE.

La vérité. David Samuel vient de me l'apprendre.

LA VICOMTESSE, *venant à eux.*

J'espère que vous allez danser, Pierre?

PIERRE.

Je crois bien.

*Elle remonte.*

FARDIN.

Alors?

PIERRE.

Alors, je n'ai plus rien.

FARDIN.

Rien?

PIERRE, *très calme.*

Rien. Je suis ruiné.

FARDIN.

Ruiné! Mais alors qu'allez-vous faire?

PIERRE.

Je partirai sans doute demain. J'ai besoin

de vous pour certaines choses .. Attendez-moi sur la terrasse, nous nous en irons ensemble.

FARDIN.

Je suis à vos ordres... Je suis bouleversé!

PIERRE.

Merci. Pas un mot, n'est-ce pas? (Madame Jeanvry s'approche.) Oh! chère Madame, toutes mes excuses, je n'ai pas répondu encore à votre aimable invitation pour mardi.

MADAME JEANVRY.

Vous viendrez?

PIERRE.

Hélas! je crains d'être obligé de m'absenter.

MADAME JEANVRY.

C'est désolant. Enfin, vous me revaudrez cela. (Pierre s'incline vers Primerose.) Vous ne m'en voudrez pas, je me sauve à l'anglaise.

PRIMEROSE.

Je vais vous faire donner votre manteau, je vous accompagne.

**Elles remontent et sortent à droite au fond.**

## SCÈNE X

FARDIN, PIERRE.

FARDIN.

Ah! mon pauvre Pierre, quelle catastrophe... toute votre fortune...

PIERRE.

Ah! si je ne perdais que cela!

FARDIN.

Quoi?

PIERRE.

Oui... Oh! mon vieil ami, je peux bien tout vous dire... C'est ma vie tout entière qui vient de se briser.

FARDIN.

Comment?

PIERRE.

J'aime passionnément Primerose.

FARDIN.

Et elle vous aime?

PIERRE, à voix basse.

Peut-être.

FARDIN.

Eh bien! Croyez-vous donc que ce malheur l'éloignera de vous? La connaissez-vous si peu?

PIERRE.

Voyons, Fardin... Elle a cent mille livres de rente et je n'ai plus rien... Plus un mot de ça, je vous en prie.

FARDIN.

Allons donc! Je suis tranquille. C'est un petit cœur si généreux, si vaillant... Vous ne la détacherez pas de vous.

PIERRE.

Il faudra bien.

FARDIN.

Je vous en défie. Par quel moyen?

PIERRE.

Il n'y en a qu'un... Ah! je vous jure qu'il va me falloir du courage... mais je n'ai pas le choix. (Il aperçoit Primerose qui revient.) Eh bien, attendez-moi, nous partirons ensemble.

FARDIN.

C'est entendu...

Primerose rentre, redescend et va vers le salon.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, PRIMEROSE

PRIMEROSE, en passant.

Ah! voilà deux messieurs qui n'aiment pas le monde.

PIERRE, à Fardin.

A tout à l'heure.

Fardin sort au fond.

## SCÈNE XII

PIERRE, PRIMEROSE.

PIERRE.

Primerose!

PRIMEROSE.

Pierre...

PIERRE.

Voulez-vous que nous causions un peu ?

PRIMEROSE.

Oui.

PIERRE.

Que nous causions comme deux grands amis?

PRIMEROSE, avec inquiétude.

Oui.

PIERRE.

Pardonnez-moi, si je m'exprime mal... mais je suis si profondément ému.

PRIMEROSE.

Moi aussi...

PIERRE.

Voilà!... Ma petite amie, ma chère petite amie, lorsque ce matin nous nous sommes séparés... au tournant de la haie... lorsque je n'ai plus entendu votre voix qui s'en allait, j'ai ouvert la main comme vous me l'aviez dit. J'ai lu votre petit billet. Vous n'imaginez pas à quel point j'ai pu être bouleversé... Vous m'aimiez, et vous aviez cette audace... cette

candide audace de me l'écrire. Voyez-vous, Primerose, la douceur de cet instant a été si grande que je la retrouverai toujours en y pensant... et je suis sûr de ceci : Quand la vie me sera méchante et dure — ça lui arrivera, je la connais — je me dirai que je lui dois tout de même ce souvenir-là... et je lui pardonnerai de tout mon cœur.

PRIMEROSE, très émue.

Pierre, pourquoi me répondez-vous si longuement?

PIERRE.

Primerose, je vous réponds comme je dois... J'ai pour vous une affection d'une tendresse infinie... Jamais je n'avais rien ressenti de tel avant de vous trouver... c'est dans cette affection-là que je cherche la force qu'il me faut — et il m'en faut — pour vous dire : je ne peux pas être votre mari.

PRIMEROSE.

Pourquoi ?

PIERRE.

Mais parce que je ne suis pas digne de ce bonheur merveilleux... parce que ma vie n'est

pas faite pour l'accueillir, parce que mon existence d'aventurier n'est pas finie... parce que je puis être obligé à des absences subites... à des voyages lointains... Et tenez, pourquoi vous le cacher... ces nouvelles qu'on vient de m'apporter m'obligent à partir...

PRIMEROSE.

Quand ?

PIERRE.

Demain.

PRIMEROSE.

Pour où ?

PIERRE.

Pour l'Amérique.

PRIMEROSE.

Eh bien, partez... Pierre... je vous attendrai.

PIERRE.

Vous m'attendriez peut-être trop longtemps.

PRIMEROSE.

J'ai toute ma vie pour cela.

PIERRE.

Mais moi je ne veux pas que vous abîmiez

cette existence-là à cause de moi! Elle peut être si joyeuse, si bonne, si belle...

PRIMEROSE.

Oui... Si vous voulez bien que je vous la donne... Sans vous, elle ne sera rien.

PIERRE.

Je vous en supplie, Primerose... ne me dites pas cela... Vous le croyez peut être en ce moment.

PRIMEROSE.

J'en suis sûre.

PIERRE

Vous m'oublierez...

PRIMEROSE

Je ne sais pas oublier.

PIERRE.

Ça s'apprend, à votre âge on le peut. C'est au mien qu'il est trop tard.

PRIMEROSE.

Vous me jugez mal, Pierre. Je ne suis pas de celles qui changent... Tenez, lorsque j'entends dans une de ces conversations comme

j'en ai trop entendu un homme ou une femme de notre monde dire : « J'ai aimé » je ne comprends pas ce que cela signifie. Comment peut-on avoir aimé et ne plus aimer... Moi je vous aime. Je ne l'ai dit qu'à vous et je jure que je ne le dirai jamais à aucun autre... alors, vous voyez, c'est très grave... c'est très profond... et si pénible que ce soit pour vous, si déchirant, que ce soit pour moi... si vous ne m'aimez pas, Pierre, c'est votre devoir de me le dire... Pierre, il faut que vous me répondiez.

Elle détourne la tête.

PIERRE.

Eh bien... puisqu'il le faut... puisqu'il faut aller jusque-là... non, Primerose, je ne vous aime pas.

PRIMEROSE, très bas.

Pierre... Pierre.

PIERRE, s'exaltant peu à peu.

Je ne peux pas vous aimer... J'ai les tempes grises... Je suis votre grand frère... J'ai toujours vécu en solitaire, âprement, durement. Je suis égoïste et brutal... Le bonheur

se détourne de moi... Seulement il y a une chose que je veux que vous sachiez bien, c'est la dernière que je vous dirai. S'il m'avait été permis d'aimer une femme au monde, ç'aurait été vous et alors comme je vous aurais aimée! comme je me serais laissé ravir par votre jeunesse, par votre fraîcheur, par votre lumière... Et j'aurais été heureux... heureux... mais... à quoi bon... c'est impossible, puisque je ne vous aime pas.

PRIMEROSE, sans le regarder.

Je vous remercie, Pierre, de votre franchise... Elle est digne de nous... nous n'avons plus rien à nous dire...

PIERRE.

Non.

PRIMEROSE.

Nous ne nous reverrons plus.

PIERRE.

Nous ne nous reverrons plus.

PRIMEROSE.

Adieu.

Pierre sort lentement. Dès qu'il est sorti Primerose tombe dans un fauteuil, le visage dans ses mains. Le cardinal entre.

## SCÈNE XIII

LE CARDINAL, PRIMEROSE.

Primerose redresse la tête et reste immobile, les yeux fixes.

LE CARDINAL.

Tiens, tu es là... Tu te reposes, je viens en faire autant, ce monde qui tourbillonne... (Primerose ne répond pas.) Qu'est-ce que tu as?

PRIMEROSE.

Rien.

LE CARDINAL.

Mais si, tu as l'air bouleversé...

PRIMEROSE.

Non... non, ce n'est rien.

LE CARDINAL.

Qu'est-il arrivé... dis-moi.

PRIMEROSE, la gorge serrée.

Je ne peux pas...

LE CARDINAL.

Voyons, tu as les mains glacées... parle... parle...

PRIMEROSE.

Oui... plus tard, plus tard.

LE CARDINAL.

Mais non, tout de suite... je veux savoir.

PRIMEROSE.

Oui, oui... laissez-moi un instant que je me reprenne un peu, voilà, voilà...

LE CARDINAL.

Eh bien...

PRIMEROSE.

Eh bien... mon oncle... c'est très important... c'est très grave... et très difficile à vous dire, parce que... voyez-vous, ce sont des choses que je n'aurais pu dire qu'à maman si je l'avais... Elle n'est plus là... alors.

LE CARDINAL, avec une grande douceur.

Alors il faut me le dire à moi.

PRIMEROSE.

Oui... c'est ça... à vous... à vous... seulement, mon oncle... il faut m'écouter... avec

tout votre cœur... et puis ne pas sourire... ne pas douter, parce que voyez-vous... je me suis décidée à une chose, mais ce n'est pas par coup de tête... Oh! non! j'ai pensé souvent que si un jour j'avais trop de peine, je ferais cela et aujourd'hui, j'ai trop de peine... j'y ai réfléchi, depuis très longtemps... même quand j'étais contente et gaie. Alors, vous comprenez, c'est bien arrêté... je suis sûre de moi et je ne regrette rien; mon oncle, je veux entrer au couvent.

LE CARDINAL.

Toi?

PRIMEROSE.

Je veux être religieuse.

LE CARDINAL.

Mon enfant, qu'est-ce que tu me dis là, mais c'est une folie!

PRIMEROSE.

Non! Oh! je comprends que vous soyez surpris. C'est gênant, n'est-ce pas, je vous dis cela en robe de bal, les bras nus, avec des fleurs dans les cheveux, à côté de tout ce bruit, de tout ce monde, mais mon cœur est tout seul... et si résolu.

LE CARDINAL.

Apaise-toi, ma petite. Tu parles dans la fièvre.

PRIMEROSE.

Non, je suis calme maintenant.

LE CARDINAL.

Ecoute-moi... nous allons causer là, tous les deux, très affectueusement. Tu vois, je ne te réponds pas comme j'aurais fait à tout autre. Je te sais incapable d'un enfantillage qui serait irrespectueux. Tu n'aurais pas prononcé de pareils mots sans une sincérité profonde, j'en suis sûr. Mais avoue, mon enfant, que la brusquerie d'un tel projet est déconcertante... Reprends-toi, nous reparlerons de cela dans quelque temps, je te le promets.

PRIMEROSE.

Non, non, mon oncle, je vous en supplie, croyez-moi, croyez-moi tout de suite! Je ne me suis pas exaltée dans la prière. Je ne me trompe pas sur moi-même; je ne me trompe pas sur ma route. Laissez-moi la suivre, donnez-moi la main... Aidez-moi.

LE CARDINAL, lui prenant la tête dans ses mains.

Mon devoir est de t'éclairer. C'est une grande chose, mon enfant qu'une vocation... c'est la plus grande chose qui soit au monde... une vocation, c'est Dieu qui vous appelle...

PRIMEROSE.

C'est aussi Dieu qui vous accueille...

LE CARDINAL.

On a donc fait tant de mal à ma petite fille?

Primerose baisse la tête.

PRIMEROSE.

Oui.

LE CARDINAL.

Tu es bien malheureuse?

PRIMEROSE.

Oui.

LE CARDINAL.

Et tout à l'heure, tu chantais. L'orage vient vite... Les méchants sont partout.

PRIMEROSE.

Oh! ce n'est pas un méchant.

LE CARDINAL.

Alors, c'est plus grave.

PRIMEROSE.

Mais...

LE CARDINAL.

Ne me dis rien... ne remue pas ta douleur. Ce n'est pas la peine... A nous autres, vois tu les chagrins nous disent leurs secrets d'eux-mêmes... Le tien vient de me parler... il avait la voix d'un chagrin d'amour.

PRIMEROSE.

D'un chagrin que rien n'effacera jamais.

LE CARDINAL.

Qui te dit pourtant que tu ne te consoleras pas? (Primerose fait non de la tête.) Mais si. Il ne faut pas s'abandonner ainsi, aller tout de suite à l'extrême. Est-ce raisonnable de renoncer en un moment à une existence telle que la tienne, à un monde où tu as vécu et où tu as été jusqu'ici très heureuse?

PRIMEROSE.

Vous croyez! Oui. C'est bien naturel. Mais si vous saviez combien j'ai été froissée, blessée dans ce monde-là, combien j'y ai souffert.

LE CARDINAL.

Que me dis-tu là ?

PRIMEROSE.

Ce que je n'ai jamais dit à personne... A qui me serais-je confiée ? J'ai toujours été toute seule, moi... Je n'ai pas eu auprès de moi d'affection attentive, d'affection de tous les jours. J'ai été élevée par des institutrices, choisies au hasard d'une recommandation dans un dîner en ville. Et alors Dieu sait ! Oh ! d'ailleurs quand le château était plein de nos amis... de nos parents... je n'étais pas mieux défendue... allez... Oh ! non. On se cachait de moi, mais si peu... Enfin, mon oncle... il m'est arrivé cette chose si triste... si douloureuse. J'ai vu le mal avant de savoir qu'il existait... On croit faire attention à une jeune fille, on est sévère pour ses lectures, on ferme ses livres, mais on oublie de fermer les portes. Oh ! si vous saviez tout ce que j'ai surpris sans le vouloir et que j'ai honte d'avoir surpris, les regards, les paroles, les mots chuchotés, les pas, la nuit, dans les corridors, les femmes qu'on se vole et qui demandent à être volées ! Voyez-vous, il faut qu'une jeune fille soit igno-

rante ou écœurée et moi je ne suis pas ignorante !

LE CARDINAL.

Calme-toi, mon enfant, tu me bouleverses.

PRIMEROSE.

Ah ! si j'avais eu maman, elle m'aurait gardée, elle m'aurait expliqué peu à peu, elle m'aurait caché la vie comme avec des ailes. Mais je ne l'avais pas... alors j'ai souffert... j'ai souffert. Et puis, un jour, j'ai trouvé un refuge, un être bon, un être fort... et je me suis cru sauvée... Et voilà qu'il m'échappe... qu'il est parti. Et je vais retomber parmi ces gens-là... et il va falloir continuer à les mépriser ou finir par leur ressembler. Oh ! non je ne veux pas... je ne veux pas...

LE CARDINAL, la prenant dans ses bras.

Comment aurais-je pu me douter que j'avais auprès de moi une âme si profondément blessée... Ma pauvre petite... je viens de découvrir en toi un être si différent de celui que je voyais hier.

PRIMEROSE.

Allez, mon oncle, allez, il ne me reste plus qu'un asile.

LE CARDINAL.

Peut-être.

PRIMEROSE.

Je le connais, c'est le petit couvent de Sainte-Claire. Voilà trois ans que j'y vais, que j'essaye de soigner les enfants. Ils m'aiment bien. La paix y est partout. Il y a une petite chapelle toute blanche, il y a un jardin, avec de grands glaïeuls pour l'autel. Il y a de longs couloirs frais. Les petites sœurs y glissent vite... vite... quelquefois on entend leur rire sans entendre leurs pas... Elles vont de leurs malades à leurs fleurs. Elles sont contentes. Mon oncle, je voudrais être contente aussi. Je l'ai mérité, je vous assure.

Elle tombe à ses pieds.

LE CARDINAL.

Mon enfant, tu m'as dit des paroles si cruelles et puis tu m'en as dit d'autres si apaisées que je ne puis t'empêcher de t'éloigner de cette amertume pour aller vers cette douceur.

PRIMEROSE.

Merci. Et tenez, rien que de vous avoir confié tout cela, je me sens tout autre, je me

sens déjà comme protégée... Je n'ai presque plus mal. Merci.

LE CARDINAL.

Je t'aiderai, oui, si tu persévères dans ta résolution, je t'aiderai.

PRIMEROSE

Vous voyez bien que j'étais raisonnable et que ce n'était pas une folie.

LE CARDINAL.

Qui sait? Enfin, quand on fait une folie, c'est encore avec le bon Dieu qu'il vaut mieux la faire. Avec lui, ça s'arrange toujours.

Il l'embrasse sur le front. La porte de gauche s'ouvre. Layrac paraît. On entend une valse.

## SCÈNE XIV

LES MÊMES, LAYRAC.

LEYRAC.

... Mademoiselle. Oh! pardon... Eminence. Je viens vous rappeler votre promesse,... Mademoiselle.

PRIMEROSE

Ma promesse ?

LAYRAC.

Oui, de danser avec moi à minuit... il est minuit.

PRIMEROSE, très gênée et avec un regard vers le cardinal.

Mais... je...

LE CARDINAL, doucement.

Tu as promis, il faut y aller... va... va...

LAYRAC.

Je suis très fier, mademoiselle d'avoir obtenu votre première valse.

PRIMEROSE, bas au Cardinal.

La dernière...

Layrac lui offre le bras. Ils remontent.

Rideau.

# ACTE DEUXIEME

Un salon-boudoir très clair, élégant, mais simple au château de Plélan. Cette pièce a été autrefois le salon de Primerose. Au mur, des gravures anciennes. Au fond, une grande porte-fenêtre donnant de plain pied sur le jardin que septembre achève d'épanouir. A droite et à gauche, en pan coupé, à travers deux glaces, on aperçoit encore le jardin.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LE CARDINAL, LE COMTE.

Denis achève de servir le café.

LE COMTE.

Je m'excuse encore, mon cher beau-frère, de vous avoir infligé hier, si peu de jours après votre retour de Rome, ce grand dîner presque officiel.

LE CARDINAL.

Par exemple!

LE COMTE.

Depuis l'entrée au couvent de notre chère petite, je n'avais pas reçu une seule fois... je n'en avais guère le goût, vous comprenez...

LE CARDINAL.

Evidemment...

LE COMTE.

Mais j'étais obligé de convier, comme toujours, à la fin de juillet, le Comité de l'Exposition canine d'Angers, que je préside. Ce n'était guère intéressant pour vous.

LE CARDINAL.

Détrompez-vous, je me trouvais placé entre le marquis de Saint-Cricq et monsieur le comte des Aulnoys et ils m'ont ému, l'un et l'autre, en me contant au prix de quels soins ils conservent dans sa pureté la race des briquets du Poitou et celle des griffons vendéens.

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon cher ami, les temps sont durs. Beaucoup d'entre nous ne peuvent

plus maintenir la race que dans leur meute... C'est toujours ça!...

LE CARDINAL.

Ces gens-là sont heureux. Ils vivent dans un perpétuel repos de l'esprit qui a son charme.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, entre en toilette de visite.

Je suis prête.

LE COMTE.

Ah! ma petite Odette, dites-moi...

LA VICOMTESSE.

Mon père.

LE COMTE.

Vous seriez bien gentille de veiller à ce qu'on mette des fleurs dans cette pièce.

LA VICOMTESSE.

Bien volontiers.

LE COMTE, mélancolique.

Oui. Il n'y en a plus jamais et n'est-ce pas, autrefois, il y en avait toujours... alors...

LA VICOMTESSE.

Je donnerai des ordres. Hubert n'est pas revenu?

LE COMTE.

Il est parti pour la chasse de bonne heure et Dieu sait quand il rentrera.

LA VICOMTESSE.

Oh! alors, mon père, venez avec moi au garden party des Montpreux... Ils ont invité tous les gens avec qui ils sont brouillés... Il y aura un monde fou.

LE COMTE.

Je ne peux pas, ma chère enfant, je suis attendu à Angers.

LA VICOMTESSE.

Oh! ça m'ennuie d'y aller seule... Ah! je vais faire téléphoner à Madeleine de Champvernier de venir me chercher.

LE COMTE, remontant et regardant au dehors.

C'est ça. (Elle sort.) Dire qu'avec ce beau temps,

il faut que j'aille me chamailler à la Préfecture.

LE CARDINAL.

A quel sujet?

LE COMTE.

Pour la rectification de la route de Vallières. J'ai la signature de tous les intéressés, il ne me manque que celle de Lancrey. Il est inouï, ce garçon... Depuis un mois qu'il est revenu d'Amérique, on le voit à peine.

LE CARDINAL.

Je n'ai appris que tout récemment les revers de fortune qui l'avaient obligé à ce grand voyage. Et cela m'a fait comprendre bien des choses...

LE COMTE.

Quoi donc?

LE CARDINAL.

Mais, ce brusque départ qui nous avait tous surpris. Il a, n'est-ce pas, rétabli à peu près sa situation?

LE COMTE.

En partie. La faillite Kléring lui a donné

ce que donne une bonne faillite américaine : 50 pour cent du capital, c'est-à-dire ce que vous laissent, en France, les affaires les plus sûres. En somme, il n'est pas à plaindre.

DENIS, entrant.

L'automobile de monsieur le comte est devant le grand perron.

LE COMTE.

Apportez-moi mes affaires.

DENIS.

Bien, monsieur le comte.

LE COMTE.

Je vais être en retard, le préfet m'attend à trois heures et demie.

LE CARDINAL.

Rappelez-moi à son souvenir.

LE COMTE.

C'est vrai. Il était à Blois quand vous y étiez évêque.

LE CARDINAL.

Oui, et ma foi, nous nous aimions beaucoup. Seulement, nous étions tous deux prisonniers de notre parti. Chacun de nous possédait un

journal où l'autre était abondamment injurié, et nous ne pouvions ni nous parler, ni même nous saluer. Alors, savez-vous ce que nous faisions? Chaque lundi, nous nous rendions mystérieusement par des routes différentes à quelques lieues de la ville, dans un petit bois de bouleaux où nous nous retrouvions... nous passions là deux heures charmantes à parler d'Horace, de Ronsard, et nous connaissions cette douceur d'oublier nos partisans. Puis, lorsque le soir tombait, nous rentrions chacun de notre côté et le lendemain, si nous nous rencontrions sur la promenade, nous nous lancions un regard qui, pour tout le monde, voulait dire : Ah! vous voilà, bandit! et qui, pour nous signifiait : A lundi prochain!

Denis rentre avec le pardessus, la canne et le chapeau du comte.

LE COMTE.

Je ferai votre commission.

LE CARDINAL.

Merci.

LE COMTE.

Il est d'ailleurs très gentil, ce préfet, très

courtois et très équitable... Mais, par exemple, c'est une fripouille!...

LE CARDINAL.

Bien entendu.

LE COMTE.

Allons, à ce soir.

Ils vont pour sortir, Pierre entre.

## SCÈNE III

LES MÊMES, PIERRE.

LE COMTE, l'apercevant.

Ah! vous voilà enfin, vous!

PIERRE.

Bonjour, cher monsieur... Eminence...

Il salue.

LE CARDINAL, lui serrant la main.

Bonjour, mon cher ami.

LE COMTE.

Vous arrivez juste. Tenez, signez vite ma pétition, je file.

PIERRE, signant.

Je vous demande pardon. Je ne savais pas que la chose était si pressée.

LE COMTE.

Je voudrais hâter cela le plus possible.

PIERRE.

Ah ! dans ce cas j'ai chez moi un projet de tracé, je l'avais établi moi-même l'an dernier.

LE COMTE.

Envoyez-le moi d'urgence pour le joindre au dossier.

PIERRE.

Vous l'aurez aujourd'hui même.

LE COMTE.

Merci et à bientôt, j'espère. (Au moment de sortir, il aperçoit au dehors madame de Champvernier, il se ravise.) Oh ! Madame de Champvernier, je n'ai pas le temps, je file.

Il sort rapidement par la gauche.

## SCÈNE IV

MADAME DE CHAMPVERNIER, PIERRE, LE CARDINAL.

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Eminence...

LE CARDINAL.

Chère madame...

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Tiens, Pierre... Oh! quel accident!... Je ne l'ai pas aperçu depuis qu'il est revenu d'Amérique... il ne vient pas à un seul dîner... Il ne fait plus aucune visite, même à moi... qu'est-ce qui se passe?... Est-ce que vous n'aimez pas les robes de cette année?

LE CARDINAL.

Il aurait tort... Celle-ci est délicieuse!

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Oh! Eminence... (A Pierre.) Vous n'avez pas honte?

PIERRE.

Excusez-moi, je ne sais pas faire de compliments.

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Voulez-vous que je vous apprenne ?

PIERRE.

Je serais un trop mauvais élève.

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Enfin, venez tout de même me voir un de ces jours... vous me ferez plaisir. J'ai beaucoup de choses à vous raconter. Nous causerons comme autrefois, autrefois ça ne vous ennuyait pas.

PIERRE.

Vous êtes trop aimable... M. de Champvernier va bien ?

LE CARDINAL, s'écartant.

Hum !

MADAME DE CHAMPVERNIER, tout bas, à Pierre.

... Je suis divorcée.

PIERRE.

Oh !

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Je vais rejoindre Odette... Je ne veux pas la faire attendre... Eminence...

LE CARDINAL.

Madame...

MADAME DE CHAMPVERNIER.

Au revoir, gaffeur.

Elle sort.

## SCÈNE V

LE CARDINAL, PIERRE.

PIERRE.

Je me retire aussi, Eminence...

LE CARDINAL.

Restez donc un instant, je suis ravi de vous revoir un peu.

PIERRE.

Vous me faites grand honneur, Eminence.

LE CARDINAL.

Laissons les honneurs où ils sont. Et ils

sont parfois dans de singuliers endroits. Nous sommes deux amis, voilà tout!

PIERRE.

Je suis très touché.

LE CARDINAL.

Dites-moi, mon bon Pierre, le reproche amical que vous faisait tout à l'heure cette charmante femme, vous le méritez un peu.

PIERRE.

Je ne m'en défends pas.

LE CARDINAL.

Les ennuis que vous ont donné vos affaires d'Amérique sont pourtant tout à fait dissipés?

PIERRE.

Tout à fait. Notre Ministre des Affaires Etrangères, qui est un de mes plus anciens amis, m'a beaucoup aidé et je me tire sans trop de mal de ce mauvais pas.

LE CARDINAL.

A merveille. Alors, il ne faut pas nous priver de vous. Il faut revenir ici comme par le passé, quoique cette maison soit bien assombrie depuis que ma petite Primerose l'a quit-

tée... Vous ne l'avez pas revue depuis qu'elle est au couvent?

PIERRE.

Non.

LE CARDINAL.

Ah!

PIERRE.

D'ailleurs je ne vois presque personne.

LE CARDINAL

Pourquoi?

PIERRE.

J'ai toujours été sauvage.

LE CARDINAL.

Pas autant que ça!

PIERRE.

Mais maintenant, j'ai quarante ans.

LE CARDINAL.

Ce ne sont pas les années qui nous vieillissent.

PIERRE.

J'ai quarante ans.

LE CARDINAL.

Eh bien, mais c'est justement l'âge où l'on

est dans le plein de sa force et de sa raison et où l'on peut, avec sécurité, se mettre à construire sa maison.

PIERRE.

J'ai pris le goût de la solitude.

LE CARDINAL.

Hum !... à moins d'être un saint — et nous n'en sommes pas — c'est un goût qu'on ne prend guère sans une forte raison.

PIERRE, éludant.

Oh !...

LE CARDINAL.

Je vous assure. A votre âge, quand on veut être seul, c'est presque toujours parce qu'on n'a pas pu être deux.

PIERRE.

Ce n'est cependant pas mon cas.

LE CARDINAL.

Vraiment ?

PIERRE.

Vraiment.

LE CARDINAL.

Je vous aime beaucoup, Pierre, beaucoup.

Aussi, soyez-en assuré, ce n'est pas une vaine curiosité qui me faisait vous questionner. C'est une grande affection qui a toujours été près de vous et qui s'approcherait plus près encore le jour où vous souffririez.

PIERRE, se levant.

Je vous remercie, Eminence. Je vous le répète, je ne souffre pas.

LE CARDINAL.

Alors, puisque vous possédez ce bien, le plus précieux de tous : la paix de l'âme, promettez-moi...

PIERRE.

Quoi donc ?

LE CARDINAL.

De toujours le respecter chez les autres. Il y en a qui n'y sont parvenus que par un dur chemin. Voyez-vous, mon cher enfant, la plus vilaine action qu'on puisse commettre c'est de troubler, c'est de réveiller un cœur qui se repose.

PIERRE.

Je vous le promets.

LE CARDINAL.

Merci.

Il lui serre la main.

PIERRE.

Au revoir, Eminence.

LE CARDINAL.

Au revoir, mon ami. (Pierre sort. Denis entre.) Denis, savez-vous où j'ai laissé mon bréviaire?

DENIS.

Je crois que votre Eminence l'a posé sur la table du hall.

LE CARDINAL.

Merci. Je vais le prendre en passant. (Il regarde la pendule.) Deux heures et demie. J'ai le temps d'aller faire un petit tour.

Il sort. Denis plie les journaux, range les sièges, remet les tasses à café sur le plateau, il l'emporte et sort. On entend au loin, un bruit de grelots. Ce bruit se rapproche. L'on voit passer devant la fenêtre de droite et s'arrêter, devant la baie du fond, une modeste carriole traînée par un petit cheval. Sur la carriole, deux petites sœurs de Sainte-Claire, robe et manteau brun clair. L'une d'elle est Primerose. Aussitôt la voiture arrêtée, Primerose en descend et dit à l'autre sœur.

## SCÈNE VI

PRIMEROSE, puis DENIS.

PRIMEROSE.

Là, à gauche, ma sœur... oui, oui, c'est ça... L'écurie est là, au bout de l'allée.

La carriole disparaît. Primerose descend en scène. Elle regarde autour d'elle, souriante, le visage très gai. Denis entre et s'arrête stupéfait.

DENIS.

Oh!

PRIMEROSE.

Bonjour, mon bon Denis... C'est moi... Qu'est-ce que vous avez?

DENIS.

Mademoiselle ici... C'est mademoiselle! Je ne l'avais jamais vu comme ça... Alors...

PRIMEROSE.

Eh bien, Denis... Eh bien?

DENIS.

Ah! C'est que je ne m'attendais pas... à ce que mademoiselle... il y a si longtemps que...

PRIMEROSE.

Ah! dame, pendant mes huit premiers mois de noviciat, ma famille venait me voir... mais je ne quittais pas le dispensaire... Maintenant, je sors... je fais des commissions...

DENIS, scandalisé.

Mademoiselle fait des commissions?

PRIMEROSE.

Tout le temps.. tout le temps où je ne soigne pas mes petits...

DENIS.

Je ne peux pas m'habituer à penser...

PRIMEROSE.

Quoi donc?

DENIS.

Que mademoiselle n'a pas de domestique!...

PRIMEROSE.

Oh! que vous êtes drôle, Denis!

DENIS.

Et M. le comte qui est à Angers et tout le monde qui est sorti...

PRIMEROSE.

Oh! je ne suis pas venue pour les voir...

Seulement, notre mère supérieure a appris... Il y a bien eu un grand dîner ici... hier ?

DENIS.

Oui, trente couverts.

PRIMEROSE.

C'est à cause de cela que je viens.

DENIS.

Comment ?

PRIMEROSE.

Je viens chercher les restes...

DENIS.

Les restes ! Oh !

PRIMEROSE.

C'est tout naturel...

DENIS.

Oh ! Mademoiselle...

PRIMEROSE.

Et puis, Denis, il ne faut plus m'appeler, mademoiselle...

DENIS.

Mais comment ?

PRIMEROSE.

Appelez moi : ma sœur.

DENIS.

Moi! Oh!... ça, jamais... jamais!

PRIMEROSE.

Il le faut!

DENIS.

Mademoiselle me l'ordonne?

PRIMEROSE.

Oh! non, Denis... je vous en prie.

DENIS.

Je ne pourrai pas.

PRIMEROSE.

Je vais vous aider : Dites-moi : « Ma sœur, je vous trouve très jolie comme ça! » Allons! Allons!...

DENIS.

Ma sœur, je vous trouve très jolie comme ça... (Se reprenant.) Oh! je demande pardon à mademoiselle... (Il aperçoit les souliers de Primerose.) Oh!

PRIMEROSE.

Qu'est-ce que vous regardez, Denis?... mes souliers?

DENIS.

Oui...

PRIMEROSE.

Dame, ils sont un peu gros... Les premiers temps, ça me faisait mal... mais à présent, ça va... Seulement, je ne sais pas encore bien les cirer...

DENIS.

Oh! quel malheur tout de même!

PRIMEROSE.

Mais, non, Denis... non... Je vous assure. Ah! maintenant, allons à la cuisine... Est-ce qu'ils n'ont pas trop mangé, hier?

DENIS.

Pas trop, mais si j'avais su, je n'aurais pas repassé les plats!

PRIMEROSE.

C'est vrai. Pour la prochaine fois, pensez-y.

## SCÈNE VII

PRIMEROSE, HUBERT.

HUBERT, entre et l'aperçoit.

Que je suis content... Tu es ici... chic alors... Embrasse-moi, ma petite sœur...

Denis est sorti dès l'arrivée d'Hubert.

PRIMEROSE.

A la bonne heure!... Tu m'appelles comme il faut m'appeler... toi.

HUBERT.

Mais dame... tu es ma sœur.

PRIMEROSE.

C'est vrai... tu es le seul être au monde pour lequel je n'aie pas changé de nom.

HUBERT.

Oui. Je sais bien. Mais tout de même quand j'ai été te voir à Sainte-Claire pour la première fois... ça m'a fichu un machin d'émotion, un coup de respect... enfin, tu sais... quelque chose qui se grave.

PRIMEROSE.

Oh!... avec toi, ça ne se grave pas beaucoup, je te connais.

HUBERT.

Tu te trompes... et la preuve, c'est qu'il n'y a pas quatre jours, à Paris, j'ai raconté la visite que je t'avais faite dans ta petite salle de couvent, au milieu de cette atmosphère de cloches et de lavande. Eh bien, ma petite, moi qui ne tiens pas la phrase, j'ai raconté ça avec tant de sentiment, que la personne avec qui je dînais a eu des larmes plein les yeux, et tu sais, des grosses.

PRIMEROSE.

C'est très gentil à elle... Qui est cette personne?

HUBERT.

Oh! ça, je ne peux pas te dire.

PRIMEROSE.

Ah!... Hubert...

HUBERT.

Oh! n'en pense pas de mal... Elle est très gentille, avec du cœur... Tiens, sais-tu ce qu'elle m'a dit? Elle m'a dit : Moi, si je

n'étais pas entrée au Théâtre, je serais sûrement entrée au couvent.

PRIMEROSE.

Ah! décidément, tu feras toujours des bêtises.

HUBERT.

Qu'est-ce que tu veux? Sans ça, je ne ferais rien... Et un homme qui ne fait rien, c'est mal vu.

PRIMEROSE.

Grand fou, va!

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA PETITE RAYMONDE, LE CARDINAL, MADAME DE SERMAIZE.

Madame de Sermaize et le cardinal entrent de gauche.

MADAME DE SERMAIZE.

Comment, toi?

PRIMEROSE.

Bonjour, marraine.

LE CARDINAL.

Tu es ici, ma chère petite fille?

PRIMEROSE.

Mais oui, mon oncle.

MADAME DE SERMAIZE.

Quelle surprise!

Elle l'embrasse.

HUBERT.

Je vous dis au revoir. Il faut que j'aille chez ces Montpreux... hélas!... A bientôt.

Il sort.

PRIMEROSE.

Dire qu'à cette heure-ci, je pourrais être obligée de m'habiller pour y aller aussi! Comme Dieu est bon!

LE CARDINAL.

Oui, et comme tu es gentille.

MADAME DE SERMAIZE.

Mais, ma parole, c'est la première fois que tu reviens ici.

PRIMEROSE.

C'est la première fois.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi ne nous as-tu pas prévenus, mardi.

quand nous sommes allés te voir avec Son Eminence?

PRIMEROSE.

Je ne savais pas. Notre mère m'a dit ce matin seulement que je remplacerais, dans sa tournée, la sœur Pincette qui est malade.

LE CARDINAL.

La sœur Pincette?

PRIMEROSE, riant.

C'est sœur Xavière qu'on appelle comme ça, parce que dès qu'on laisse traîner quelque chose de bon, elle avance deux grands doigts, elle l'escamote et pfuutt! elle l'avale. C'est pour ça qu'elle a tout le temps des crises d'estomac.

MADAME DE SERMAIZE.

Enfin, voyons, ça ne t'émeut pas de revoir le jardin, la maison?

PRIMEROSE.

Pas du tout... D'abord, je suis trop contente, aujourd'hui pour être émue. Vous savez, ma pauvre petite, la fille du maçon qui avait une pneumonie double, elle était très mal, je l'ai veillée cinq nuits...

MADAME DE SERMAIZE.

Cinq nuits? Tu dois être épuisée, c'est fou!

PRIMEROSE.

Pourquoi? Je veillais bien quand vous me conduisiez au bal.

MADAME DE SERMAIZE.

Ce n'est pas la même chose.

PRIMEROSE.

Oh non, ce n'est pas la même chose! Enfin, hier au soir, ma petite bonne femme n'était déjà plus si oppressée, et ce matin, elle n'avait presque plus de température, 37-5, c'est fini. Mais tout de même, la convalescence sera longue. (Avec joie.) Je la garderai bien encore trois semaines.

MADAME DE SERMAIZE.

Enfin, tu vas un peu te reposer, maintenant.

PRIMEROSE.

Oh! pas besoin. Vous savez, quand il arrive des choses comme ça, et qu'on peut croire qu'on y a un peu aidé, on peut trotter, ça vous donne des jambes.

LE CARDINAL.

Des ailes!

MADAME DE SERMAIZE.

On est content de toi, je pense!

PRIMEROSE.

Je crois que oui... Tenez, hier, le chirurgien causait avec la Mère supérieure en s'en allant. J'ai entendu qu'elle prononçait mon nom avec une figure, oui, avec une figure d'éloges... Je me suis approchée comme pour leur ouvrir la porte, par politesse, mais c'était pour écouter... J'ai tendu l'oreille tant que j'ai pu et je n'ai rien entendu... J'étais vexée!

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! ça, mais elle est devenue curieuse!

LE CARDINAL.

Et aujourd'hui, tu fais ta première tournée?

PRIMEROSE.

Oui, nous avons déjà quêté ce matin, dans quatre maisons... En dernier, chez madame Starini, vous savez bien, mon oncle, madame Starini?

LE CARDINAL.

Ah! oui, la chanteuse!

PRIMEROSE.

Elle est très riche... et savez-vous ce qu'elle nous a fait remettre pour le dispensaire? Deux francs, mon oncle, deux francs! Oh! je la retiens, elle pourrait être vraiment plus généreuse et économiser un peu sur ses perruques.

LE CARDINAL, riant.

Elle a donc une perruque?

PRIMEROSE.

Heureusement, mon oncle, car elle n'a pas un cheveu. Je le tiens de la sœur pharmacienne. Ce que j'ai été contente en apprenant ça!

MADAME DE SERMAIZE, au cardinal.

Mais elle est devenue méchante!

LE CARDINAL.

Je le lui pardonne, pourvu qu'elle nous garde cette belle mine-là. L'autre jour, à Sainte-Claire, je l'avais trouvée très pâle.

PRIMEROSE.

Oh! ça, c'est les rideaux verts.

MADAME DE SERMAIZE.

Quoi?

PRIMEROSE.

Oui, les rideaux verts du parloir ; quand le soleil tape dedans et qu'on est à côté, on a l'air d'une pomme pas mûre. Vous comprenez comme c'est agréable pour celles qui ont un teint pas trop mal.

MADAME DE SERMAIZE.

Mais elle est devenue coquette! Ah! je suis abasourdie!

LE CARDINAL.

Et moi, je suis ravi.

PRIMEROSE.

Ah! voilà ma sœur Donatienne. Entrez, ma sœur, entrez.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, SŒUR DONATIENNE, léger accent du midi.

PRIMEROSE, présentant.

Ma sœur, ma marraine, madame de Sermaize.

SŒUR DONATIENNE.

Madame...

PRIMEROSE.

Mon oncle... Son Eminence le cardinal de Mérance.

SŒUR DONATIENNE.

Eminence !

PRIMEROSE.

Ce n'est pas très modeste d'avoir un oncle cardinal, mais ce n'est pas ma faute ; d'ailleurs, je m'en suis confessée.

LE CARDINAL, à sœur Donatienne.

Je suis charmé de vous connaître, ma chère fille.

SŒUR DONATIENNE, très émue, elle baise l'anneau du cardinal.

Je n'en avais jamais vu de cardinal !

MADAME DE SERMAIZE.

Eh bien, quel effet cela vous fait-il, ma sœur ?

SŒUR DONATIENNE.

Hé ! j'en reste toute coite,... parce que je croyais, Eminence, que vous étiez tout rouge. Comme ça, vous n'êtes pas assez différent d'un curé !

LE CARDINAL, **riant.**

Elle est charmante.

MADAME DE SERMAIZE.

Vous êtes du Midi, ma sœur?

SŒUR DONATIENNE.

Hé! Comment le savez-vous, madame? Ah! c'est ma sœur qui vous l'a dit.

MADAME DE SERMAIZE, **souriant.**

Oui.

SŒUR DONATIENNE.

Mon père est métayer près de Cahors. Oh! dame, chez nous, ça n'est pas comme ici... (Elle regarde autour d'elle.) Ici, c'est une maison bien conséquente... (Elle aperçoit sur une table une photographie.) Hé! mais c'est votre portrait, ma sœur, avec ce petit chapeau de monsieur.

PRIMEROSE.

Oui, c'est moi, autrefois, en amazone.

SŒUR DONATIENNE, **regardant le portrait.**

Que vous êtes drôle comme ça. Moi j'y montais bien aussi à cheval.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! bah!

SŒUR DONATIENNE.

Hé oui, madame, seulement c'était à califourchon, quand je menais les bêtes à boire... (Montrant le portrait.) Ah! je ne ressemblais pas à cette belle dame, bien sûr. On n'était pas riche.

PRIMEROSE.

Et maintenant nous sommes pareilles toutes les deux. C'est bien mieux.

SŒUR DONATIENNE.

Oh! pour moi, mais pas pour vous, ma sœur.

PRIMEROSE.

Pour moi surtout.

MADAME DE SERMAIZE.

Dans tous les cas, vous avez l'air de joliment bien vous entendre toutes les deux.

SŒUR DONATIENNE.

Oh! nous nous aimons bien, n'est-ce pas, ma sœur?

PRIMEROSE.

Oh! oui... Et pourtant, elle a un défaut... un défaut grave

MADAME DE SERMAIZE.

Allons donc, lequel?

PRIMEROSE.

Elle ronfle!

Le cardinal et madame de Sermaize se mettent à rire.

SŒUR DONATIENNE.

Oh! ma sœur, pourquoi dites-vous ça, ça n'est pas gentil.

PRIMEROSE.

Est-ce que ce n'est pas vrai?

SŒUR DONATIENNE.

Hé, si, c'est vrai. C'est pour ça qu'il ne faut pas le dire.

PRIMEROSE.

Pourquoi donc?

SŒUR DONATIENNE.

Hé, vous me faites tort, ma sœur.

Le cardinal rit

MADAME DE SERMAIZE.

Mais elles se disputent!

SŒUR DONATIENNE.

Et elle, madame, savez-vous ce qu'elle fait pour me faire taire, elle siffle, elle siffle des

airs de cantiques. Mais je ne trouve pas ça bien convenable !

Denis entre portant une grande boîte qu'il pose sur un fauteuil.

DENIS.

M. Hubert m'a dit d'apporter cette caisse qu'il a fait venir de Paris. C'est des jouets pour les enfants du dispensaire.

PRIMEROSE.

Oh ! Hubert est vraiment gentil d'y avoir pensé...

DENIS, à Primerose.

On a fini aux cuisines de préparer les provisions. Faut-il les faire porter dans la carriole ?

PRIMEROSE.

Nous y allons nous-mêmes. Venez, ma Sœur.

SŒUR DONATIENNE.

Et puis il faut que nous attelions pour repartir.

LE CARDINAL.

On pourrait vous aider.

PRIMEROSE.

Non, non. Je reviendrai vous dire adieu. (Fausse sortie.) Mais il faut que je vous embrasse tout de suite, marraine.

MADAME DE SERMAIZE.

Je veux bien.

PRIMEROSE.

Et que je vous demande pardon.

MADAME DE SERMAIZE.

De quoi?

PRIMEROSE.

De ne plus pouvoir vous parler d'amour Venez, ma Sœur, venez.

**Elle sort en éclatant de rire.**

## SCÈNE X

LE CARDINAL, MADAME DE SERMAIZE.

MADAME DE SERMAIZE.

Vous l'entendez?

LE CARDINAL.

Je l'entends.

MADAME DE SERMAIZE.

Et vous comprenez ça?

LE CARDINAL.

Très bien.

MADAME DE SERMAIZE.

Moi je n'en reviens pas! C'est incroyable, ces rires, cette gaminerie, cet air de fête. Elle est vraiment contente, on ne peut pas en douter. Ah! nous en avons une chance, car enfin, vous l'avouerez, rien ne la destinait à Dieu.

LE CARDINAL.

Mais si.

MADAME DE SERMAIZE

Quoi donc?

LE CARDINAL.

Sa gaîté.

MADAME DE SERMAIZE.

Tout de même on ne pouvait pas imaginer qu'il faudrait qu'elle entrât au couvent, qu'elle fût habillée de bure, et qu'elle se levât à cinq heures du matin pour avoir l'air exalté d'une jeune fille à son premier bal.

LE CARDINAL.

Vous ne connaissez pas ces êtres-là, ma bonne amie. Comme tant de gens aimables, vous ne savez des religieuses que leurs actes d'héroïsme, de sacrifice, la sévérité de leur existence. Tout cela vous semble très beau.

MADAME DE SERMAIZE.

Oh! très beau, mais un peu triste.

LE CARDINAL.

Voilà. Et alors vous les admirez plus que vous ne les aimez... Moi, qui les ai vues de près, je les aime peut-être encore plus que je ne les admire. J'adore leurs petits potins angéliques, leurs petits défauts blancs. Ce sont des âmes d'enfants, oui, d'enfants. Elles en ont la transparence, la fraîcheur, le velouté. Tout le passé s'efface en elles, ses peines, ses tourments, ses épreuves. Elles font, comment dire, elles font âme neuve!

MADAME DE SERMAIZE.

Mais c'est un miracle!

LE CARDINAL.

Justement, c'est un miracle. Le miracle de la robe. Lorsqu'elles l'ont vêtue et qu'elles

s'avancent avec leur chapelet qui tresse autour de leurs mains comme une guirlande de prières, le mal a peur, et il s'enfuit. Il faut bien le croire, puisqu'elles ne le voient jamais, puisqu'elles le soignent sans le voir. Voilà pourquoi elles ont retrouvé cette faculté exquise de s'étonner, de s'amuser de tout. Quelqu'un l'a dit d'elles : elles rient aux anges.

MADAME DE SERMAIZE.

Qui est-ce qui a dit ça ? Un père de l'Eglise ?

LE CARDINAL.

Pas tout à fait : Monsieur Renan.

MADAME DE SERMAIZE.

Jolie lecture !

DENIS, entrant.

L'automobile de madame la comtesse est avancée.

MADAME DE SERMAIZE.

Quelle heure est-il donc ?

DENIS.

Cinq heures, madame la comtesse,

Il sort.

MADAME DE SERMAIZE.

Oh! Et la duchesse de Lussé qui nous attend.

LE CARDINAL.

Partons.

MADAME DE SERMAIZE.

Et Primerose?

LE CARDINAL.

Nous allons l'embrasser en passant.

MADAME DE SERMAIZE.

Allons. Où sont nos petites sœurs?

DENIS.

Dans la cour. Le cheval s'était déferré. On a dû le conduire chez le forgeron, elles le reprendront en s'en allant.

LE CARDINAL.

Oh! elles doivent être contrariées.

DENIS.

Elles se sont mises à rire!

MADAME DE SERMAIZE.

Encore! Oh! mais vous savez, elles m'aga-

cent, à la fin! Elles sont trop gaies! C'est indiscret!

LE CARDINAL.

Venez ma bonne amie, venez.

Ils sortent. Denis reste seul.

## SCÈNE XI

DENIS, puis PIERRE DE LANCREY.

Denis va à la table sur laquelle est restée la caisse de jouets.

DENIS, regardant l'étiquette et lisant.

Monsieur Hubert de Plélan, château de Plélan. Envoi de mademoiselle Huguette de Choisy. (Avec reproche.) Oh!

Il arrache soigneusement l'étiquette, puis prend la caisse, la porte dans un coin et remet la table en ordre. Pierre paraît au fond.

PIERRE.

Ah! Denis, vous voudrez bien remettre ce plan à monsieur le comte qui l'attend.

DENIS.

Bien, monsieur.

PIERRE.

Mais j'aurais besoin d'y joindre une petite note... Où puis-je écrire un mot?

DENIS.

Ici, monsieur, il y a tout ce qu'il faut.

PIERRE.

Merci, Denis.

Denis sort. Pierre s'installe à la porte de droite, tournant le dos à la porte du fond.

## SCÈNE XII

PIERRE, PRIMEROSE.

Primerose entre pour chercher la boîte de jouets qu'elle a laissée. Ne la voyant pas, elle s'arrête surprise. Pierre se retourne brusquement, se lève et reste debout, muet, appuyé contre la table.

PRIMEROSE, l'apercevant.

Pierre... c'est vous?

PIERRE.

Oui...

PRIMEROSE.

C'est vous... (Elle se reprend, après une courte hésitation.) Bonjour Pierre.

Elle lui tend la main.

PIERRE.

Pardonnez-moi. Je suis un peu surpris, n'est-ce pas... C'est bien naturel... je ne vous avais jamais vu ainsi...

PRIMEROSE.

Pourtant vous savez bien?

PIERRE.

Oui, oui... Je savais... Maintenant, je vous vois...

PRIMEROSE.

Oh! j'ai changé...

PIERRE.

Non... vous venez souvent ici?

PRIMEROSE.

C'est la première fois... Je ne pensais pas vous y rencontrer.

PIERRE.

Ah! vous le regrettez?...

PRIMEROSE.

Pourquoi?

PIERRE.

Merci...

Un temps.

PRIMEROSE.

Il y a longtemps que vous êtes rentré en France?

PIERRE.

Un mois à peine.

PRIMEROSE.

Ah... un mois...

PIERRE.

Oui... J'étais très loin... dans des pays perdus... sans amis, sans nouvelles...

PRIMEROSE.

Personne ne vous a écrit ?

PIERRE.

Non... Personne n'y a pensé...

PRIMEROSE.

Je l'aurais fait bien volontiers, mais la règle défend d'écrire à...

PIERRE.

... à un étranger...

PRIMEROSE.

Enfin, à quelqu'un qui n'est pas votre parent.

PIERRE.

Je comprends...

PRIMEROSE.

Vous avez été satisfait de votre séjour là-bas?

PIERRE.

J'ai beaucoup travaillé.

PRIMEROSE.

Moi aussi.

PIERRE.

Vous?

PRIMEROSE.

Dame... je ne savais rien faire... c'est si inutile une jeune fille bien élevée. Il a fallu que j'apprenne presque tout, nous sommes très occupées, vous savez...

PIERRE.

Oui... les prières... les offices...

PRIMEROSE.

Oh!... ce n'est pas ça. D'abord, je chantais à la chapelle, mais sans le vouloir, je faisais de petits effets... alors je n'ai pas continué... on m'a mise à la pharmacie... Et puis

en Janvier, on a été très bon pour moi, on m'a donné la garde de la salle Saint-Antonin... Il y a huit lits, c'est moi qui en suis chargée, toute seule... J'en ai la responsabilité. Ils sont à moi.

PIERRE.

Mais enfin, vous avez bien quelques moments pour prendre du repos, pour vous distraire...

PRIMEROSE.

Oh! oui... on se distrait on s'occupant au jardin, en aidant à la lingerie, en repassant les coiffes... ou bien en balayant les couloirs... Ce n'est pas facile, vous savez, de balayer! On croit savoir et on ne sait pas... Oh! allez, on ne s'ennuie pas...

PIERRE.

Avec quel plaisir vous parlez de toutes ces petites choses.

PRIMEROSE.

Il n'y a pas de petites choses, et celles-là sont toute ma vie...

PIERRE.

Et une pareille vie vous suffit.

PRIMEROSE.

C'est-à-dire que c'est moi qui ne lui suffis pas. Croyez-vous qu'il y a deux dimanches que je n'ai pas eu le temps d'aller à la messe... Ça ne m'était jamais arrivé avant d'être religieuse!

PIERRE.

Ah!

PRIMEROSE.

Dame!... Quelquefois, on ne peut pas les quitter, les petits... C'est passionnant, vous savez... Les grandes personnes qui souffrent ne l'ont pas toujours volé, mais les mioches... Il me semble qu'on ne soigne pas une maladie, mais une injustice...

PIERRE.

Et vous n'êtes jamais lasse, jamais découragée?

PRIMEROSE.

Oh! plus maintenant.

PIERRE.

Ah! vous l'avez donc été?

PRIMEROSE.

Oh! à peine!

PIERRE.

Mais enfin, tout de même, un peu?

PRIMEROSE.

Oh! Ce n'a été presque rien... les premiers temps... Même pas, les premiers jours... j'ai eu peur de manquer de courage.

PIERRE.

Ah!... Et alors?

PRIMEROSE

Alors, j'ai prié... Dieu était tout près... Et j'ai accepté bien volontiers tout ce qui me paraissait un peu dur... le froid, les plaintes des malades, la vie en commun...

PIERRE.

Quand je songe que vous avez pu vous infliger tout cela... que vous avez accepté cette couronne d'épines.

PRIMEROSE.

Une couronne d'épines, c'est une couronne de roses d'où les roses sont tombées.

PIERRE.

Mais enfin, la monotonie des jours...

PRIMEROSE.

Oh! non, vous ne pouvez pas vous douter, on est tout le temps comme enveloppé de douceur, on n'a pas d'inquiétude, puisqu'on obéit, on n'a pas de souci, puisqu'on est pauvre. La pauvreté et l'obéissance sont deux dames parfaitement belles... C'est St François qui a dit cela, vous savez, et quand il le disait, tous les oiseaux du ciel venaient se poser autour de lui... Oh! je n'en suis pas encore-là, mais ça viendra peut-être...

PIERRE.

Ainsi, rien ne vous manque?

PRIMEROSE.

Rien.

PIERRE.

Vous êtes pleinement heureuse?

PRIMEROSE.

Je suis merveilleusement heureuse, d'un bonheur qui ne peut pas changer, qui ne peut pas finir. Dans deux mois, je prononcerai mes vœux. Ce jour-là, pendant une heure, selon la règle, je quitterai cette robe pour en revêtir une autre; ma robe de mariée. Et puis,

je remettrai celle-ci pour toujours. Pierre, qu'avez-vous ?...

PIERRE, se contenant à peine.

Je ne peux plus !... je ne devrais pas, j'ai tort, mais en vérité, vous êtes si tranquille, si à l'abri... Pourquoi me taire ? Ecoutez-moi... Le soir où nous nous sommes parlé... avant que je parte... Eh bien, je ne vous ai pas dit la vérité...

PRIMEROSE.

Comment ?

PIERRE.

Je vous aimais ! Ah ! comme je vous aimais !... et je n'avais pas le droit de vous le dire... Je venais d'apprendre à l'instant même que j'étais ruiné... Je ne pouvais plus vous épouser...

Il tombe assis.

PRIMEROSE.

Pierre ! Mon pauvre Pierre !

Un temps très long.

PIERRE.

Ah ! Primerose ! Primerose !

PRIMEROSE, se reprenant.

Mon ami, il n'y a plus de Primerose... elle est morte un soir de bal. C'est à elle que tout cela est arrivé et non pas à moi .. Les souvenirs que vous rappelez, il me semble que ce sont des confidences qu'elle m'a faites... et je crois que sans que ce soit mal nous pouvons parler d'elle, puisque nous étions ses deux amis.

PIERRE.

Ah ! ces minutes-là, si vous saviez comme je les revis... j'arrivais frémissant, bouleversé de joie...

PRIMEROSE.

Elle vous attendait en tremblant...

PIERRE.

Il me semblait que je tenais toute ma vie dans ma main...

PRIMEROSE.

Elle allait vous tendre la sienne...

PIERRE.

Et nous nous serions mariés, quelques semaines plus tard, par un beau jour comme aujourd'hui...

PRIMEROSE.

On aurait cueilli pour vous faire un chemin jusqu'à l'Eglise toutes les fleurs du jardin... ces fleurs-là.

PIERRE, avec désespoir.

Et vous pouvez retrouver tous ces souvenirs sans en être bouleversée?...

PRIMEROSE.

Oui.

PIERRE.

Eh bien, moi, je ne peux pas!

PRIMEROSE.

Pierre...

PIERRE.

Oh! n'ayez pas peur... non! n'ayez pas peur... Je vais vous parler tout doucement... Ecoutez-moi...

PRIMEROSE, s'éloignant un peu.

Je vous en prie...

PIERRE.

Vous écoutez bien les malheureux qui souffrent... c'est un peu votre devoir. Eh bien, moi, je souffre tant... je souffre trop... si vous saviez!

PRIMEROSE, se dérobant.

Oui... oui...

PIERRE.

Non, vous ne pouvez pas... Voyez-vous, moi, je vous ai toujours aimée... toujours... quand vous étiez toute petite, toute frêle... Dans l'amour d'un homme de mon âge, il y a toujours quelque chose de profond et d'inquiet... Je me disais : « Elle ne peut pas m'aimer... c'est impossible »... je me consolais presque, n'est-ce pas ? puisque c'était impossible... Et vous m'avez aimé !... Et vous me l'avez dit !... Je n'étais plus séparé de cet admirable bonheur que par un mot... que par un pas... quand on me l'a pris... Et il ne me reste rien, je suis tout seul, tout seul...

PRIMEROSE.

Pierre, je vous plains de tout mon cœur.

PIERRE.

J'étais parti désespéré, je pensais tant à vous, si fort et si doucement, qu'il me semblait quelquefois que je n'étais pas parti... J'ai lutté pour vous... et je me répétais tout bas : « c'est pour elle! » Et en arrivant ici quelqu'un m'a dit : « Elle est religieuse ». Et j'ai pu suppor-

ter ce coup... au prix de quels efforts !... Je ne voulais pas vous revoir, oh ! non ! Mais le hasard nous a remis en présence... eh bien maintenant je ne peux plus me résigner... non... je ne peux plus... Ce serait trop injuste ! En quoi suis-je coupable ? De quoi serais-je puni ? Vous n'êtes que novice, votre vie vous appartient encore... Elle m'appartient aussi. Je la veux ! Je la veux !

PRIMEROSE, s'écartant brusquement.

Pierre ! (D'un geste large et pudique, elle montre sa robe.) Regardez-moi...

PIERRE, recule.

Je vous demande pardon.

Il tombe assis la tête dans ses mains. Primerose regarde le crucifix de son chapelet. Sa figure s'éclaire et très doucement elle va vers Pierre et pose sa main sur son épaule.

PRIMEROSE.

Je vous pardonne.

PIERRE.

J'ai été brutal. J'ai été lâche. A quoi bon puisque je ne pouvais rien sur vous !

PRIMEROSE.

N'en ayez pas de honte, Pierre. J'étais protégée.

Elle lui montre son crucifix.

PIERRE.

Qu'est-ce que je vais devenir?

PRIMEROSE.

Je vais vous le dire... Vous ne pensiez pas que j'allais m'en aller sans vous le dire... Vous êtes un de mes malades, maintenant. Vous êtes dans mon service... A vrai dire on n'y reçoit que des enfants... mais quand on a du chagrin, on est toujours un peu un enfant.

PIERRE.

Vous souriez déjà!

PRIMEROSE.

Parce que je sais que je vous guérirai. Ecoutez l'ordonnance... Tous les jours vous penserez à moi... mais oui... et vous direz tout haut... elle est heureuse... elle a tout ce qu'elle souhaitait d'avoir... elle est près de Dieu, elle a le calme... la paix, et beaucoup d'enfants... et je me résigne à son bonheur... Vous le direz?

PIERRE.

Oui.

PRIMEROSE.

Vous le penserez?

PIERRE.

Peut-être.

PRIMEROSE.

C'est très bien, parce que c'est très difficile d'accepter le bonheur de ses amis. Aussi vous serez récompensé... chaque jour vous aurez moins de chagrin que la veille... Peu à peu vous reprendrez goût à la vie. Et un beau matin, vous trouverez votre maison trop silencieuse... Vous vous apercevrez qu'il y a de la poussière sur vos livres... Alors tout naturellement vous deviendrez sentimental et vous vous marierez...

PIERRE, avec un geste de dénégation.

Oh!

PRIMEROSE.

Vous verrez... (Elle fait un pas.) Au revoir, Pierre.

PIERRE, l'arrêtant.

Ecoutez-moi. Avant que nous nous quittions... il y a une dernière chose que je voudrais vous demander.

PRIMEROSE.

Quoi donc?

PIERRE.

Oh! vous trouverez peut-être que c'est un enfantillage... mais je veux savoir... Vos cheveux?

PRIMEROSE, inquiète.

Quoi?

PIERRE.

Est-ce qu'on vous a laissé vos cheveux?

PRIMEROSE, grave.

Pourquoi me demandez-vous cela?

PIERRE.

Oh! pour rien... ou plutôt si... parce qu'un jour, dans une promenade, ils se sont dénoués dans mes mains... et que c'est ce jour-là que j'ai senti pour la première fois que je vous... je ne le dirai pas, n'ayez pas peur...

PRIMEROSE, avec une gaîté feinte et comme pour échapper à la question.

C'est très bien, vous faites des progrès.

PIERRE.

Répondez-moi.

PRIMEROSE.

Mais...

PIERRE.

J'ai besoin que vous me répondiez !

PRIMEROSE.

Eh bien voilà... (Avec effort.) Oui, Pierre, on a coupé mes cheveux.

PIERRE.

C'est vrai ?

PRIMEROSE, avec un sourire forcé.

Mais oui, c'est vrai.

PIERRE.

Vous avez bien fait de me dire cela, je vous remercie... Maintenant seulement je sens que vous êtes un autre être...

PRIMEROSE.

Ah !

PIERRE.

Et il me semble que, peut-être, je vais pouvoir commencer à vous oublier.

PRIMEROSE.

Je prierai tous les jours Dieu pour cela.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE CARDINAL.

**Le Cardinal entre par la gauche, les aperçoit et reste un instant immobile.**

PRIMEROSE.

Je partais, mon oncle, quand j'ai rencontré Pierre. Maintenant, ma petite Sœur doit être prête. Je pars. Au revoir.

**LE CARDINAL, il lui prend la tête dans ses mains, la regarde dans les yeux puis l'embrasse sur le front.**

J'irai te voir bientôt, mon enfant...

PRIMEROSE.

Au revoir, mon oncle... au revoir, Pierre.

Pierre s'incline. Elle sort. Le cardinal regarde Pierre qui, peu à peu, perd contenance. Son visage se contracte. Le Cardinal fait un pas vers lui, lui ouvre les bras. Pierre s'y jette en sanglotant.

LE CARDINAL.

Je savais bien que vous finiriez par tout me dire! Allons, mon cher enfant, allons...

MADAME DE SERMAIZE, entrant.

Qu'y a-t-il?

PIERRE, se reprenant.

Je vous demande pardon, madame.

A ce moment, on aperçoit les petites religieuses qui repassent devant la baie du fond. Elles portent des paniers et s'en vont doucement sans détourner la tête.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! je comprends... mon bon Pierre...

LE CARDINAL.

Mon enfant... Soyez brave.

PIERRE.

Je tâcherai.

Il sort.

## SCÈNE XIV

LE CARDINAL, MADAME DE SERMAIZE

MADAME DE SERMAIZE.

Le pauvre garçon!

LE CARDINAL.

Oui, il souffre profondément.

MADAME DE SERMAIZE.

Et dire que leurs deux existences auraient pu être si belles, si elles n'en avaient fait qu'une.

LE CARDINAL.

Dites-vous du moins, ma bonne amie, que notre chère petite est heureuse.

MADAME DE SERMAIZE, très émue.

Oui, il n'y en a qu'un qui souffre, c'est quelquefois comme ça.

Bruit d'une discussion au dehors. Le comte entre de droite, très agité.

## SCÈNE XV

LES MÊMES, LE COMTE, puis LAYRAC.

LE CARDINAL.

Qu'y a-t-il?

LE COMTE, entrant.

Ah... Bonjour, chère amie.

MADAME DE SERMAIZE.

Vous semblez bouleversé?

LE COMTE.

Il y a de quoi! Savez-vous d'où j'arrive?

LE CARDINAL.

D'Angers?

MADAME DE SERMAIZE.

Eh bien, que s'est-il passé?

LE COMTE, violemment.

Ce qui s'est passé! J'y ai vu votre Préfet et il m'a donné une nouvelle! D'ailleurs Layrac vient de la confirmer.

LAYRAC.

Oui, on m'a télégraphié ce matin de Paris.

LE CARDINAL.

De quoi s'agit-il enfin?

LE COMTE.

Il est question de séculariser prochainement plusieurs couvents de la région dont celui de Sainte-Claire!

MADAME DE SERMAIZE.

Mon Dieu!

LE CARDINAL.

Ah! voilà une bien grave et triste nouvelle...

MADAME DE SERMAIZE.

Mais est-ce bien sûr?

LAYRAC.

C'est en tout cas très probable. J'ai reçu de mes amis politiques le même renseignement.

LE COMTE.

Si l'on a l'audace de mettre ce projet à exécution, on nous trouvera là!

LAYRAC.

Nous soulèverons plutôt le pays!

LE COMTE.

On verra de quoi un Plélan est capable quand il veut s'en donner la peine!

LAYRAC.

Nous avons à Nantes, à Tours, à Saumur des groupements prêts à marcher et qui marcheront.

MADAME DE SERMAIZE.

Bravo!

LE COMTE.

Je vais faire pétitionner les communes, secouer nos députés, nos sénateurs, tout mettre en mouvement, organiser la résistance... Ah! non, je ne laisserai pas jeter ma fille à la porte.

MADAME DE SERMAIZE.

Jamais!

LAYRAC.

Ne craignez rien. Nous casserons tout, nous

chambarderons tout, mais nous ne permettrons pas qu'une pareille chose s'accomplisse!

LE COMTE.

Merci! Nous connaissons tous votre dévouement à notre cause. Soyez tranquille... s'il le faut vous pouvez compter sur moi. (Il s'aperçoit tout à coup que le cardinal n'a pas pris part à la discussion.) Eh bien, mon cher ami, vous ne dites rien?

MADAME DE SERMAIZE.

Quel est votre avis?

LAYRAC.

Eminence, vos lumières nous seront précieuses.

LE CARDINAL.

Monsieur, en ceci comme en toutes choses, je m'en remets à la Providence.

LE COMTE.

Que voulez-vous dire?

LE CARDINAL.

Rien ne s'accomplit ici-bas sans sa volonté. Elle a des desseins que nous ignorons. Notre devoir est de la suivre sans demander où elle nous mène. Voilà pourquoi je trouve un peu

audacieux qu'on prétende lui donner, comment dirais-je?... un coup de main.

MADAME DE SERMAIZE.

Très bien!

LAYRAC.

Enfin, Eminence, vous ne pouvez pas ne pas vous révolter avec nous, ne pas partager notre colère?

LE CARDINAL, avec fermeté.

Je ne partage les colères de personne. Certes, nul ne déplore plus que moi le malheureux événement qu'on nous fait craindre. J'espère encore de tout mon cœur qu'il ne se produira pas. Pourtant s'il en est autrement, s'il arrive que les religieuses de Sainte-Claire soient un jour dispersées, vous êtes bien obligés de reconnaître que le Ciel l'aura permis.

MADAME DE SERMAIZE.

Evidemment!

LE COMTE.

Mais sacrebleu, vous ne me ferez pourtant jamais admettre que le ciel soit de mèche avec le Ministère!

MADAME DE SERMAIZE.

C'est impossible!

LAYRAC.

Quand le pouvoir nous opprime, notre devoir est de nous insurger contre lui.

LE CARDINAL.

Je ne le crois pas. « Tout pouvoir vient de Dieu » a dit saint Paul.

LE COMTE.

Ah! Saint Paul... j'attendais saint Paul; je l'attendais, une espèce de journaliste...

LE CARDINAL.

Bertrand!

LAYRAC.

Ainsi, Eminence, devant une telle iniquité, vous conseillez la faiblesse?

LE CARDINAL.

Non, la résignation.

LE COMTE.

Ah! oui, la politique des bras croisés!

LE CARDINAL.

Non, celle des mains jointes.

LE COMTE.

Ecoutez, mon cher beau-frère, j'ai pour vous la plus haute estime et la plus profonde

affection, mais sur ce point je ne serai jamais d'accord avec vous.

LAYRAC.

Mes amis regretteront également, Eminence, de ne pouvoir partager votre sentiment... Mais je dois vous dire que nous ne reculerons devant rien pour défendre nos petites sœurs : la violence, le poing, la canne, tout nous sera bon.

LE CARDINAL.

Je ne puis me résoudre, monsieur, à voir mettre la religion au nombre des sports. Je ne puis oublier que sa grandeur et sa bonté sont fondées sur les persécutions qu'elle a souffertes. La palme du martyre est la même que celle de la victoire! Notre foi n'a jamais bénéficié de la violence que lorsqu'on l'a exercée contre elle. Elle ne saurait profiter ni d'une rébellion, ni d'un scandale. Dieu, c'est l'ordre!

LE COMTE.

En voilà bien d'une autre, à présent! Alors, Dieu! c'est les Préfets?

LE CARDINAL.

Où prenez-vous qu'il faille confondre l'or-

dre et les Préfets? Ça n'a aucun rapport! Ah! que ne donnerais-je, mes chers amis, pour vous convaincre, pour vous faire apercevoir les dangers de votre attitude. Vos manifestations bruyantes ont-elles jamais été utiles? Bien loin de là, elles ont accru l'acharnement de nos ennemis, servi de prétexte à des persécutions nouvelles; et quelles en ont été les victimes? Ces saintes filles que vous vouliez défendre.

LE COMTE.

Vous êtes extraordinaire! Notre manière d'agir, nous ne l'avons pas choisie... On nous l'a imposée. On a attenté à toutes nos croyances, à toutes nos traditions. Nous sommes à bout.

LAYRAC.

Nos adversaires nous réduisent à employer la force, nous l'emploierons, dussent-ils fermer jusqu'aux portes de notre dernière chapelle!

LE CARDINAL, avec une émotion profonde.

Eh bien... C'est ce que je ne veux pas! Chaque jour vous aidez à creuser plus profondément le fossé entre ce pays et son église, vous

les éloignez l'un de l'autre, vous les opposez l'un à l'autre. Moi, je veux qu'elle reste l'église de chez nous, l'église de France, qu'elle demeure attachée à ce sol comme ses fleurs et ses fruits. Car voyez-vous, il y a une chose que je ne suis jamais parvenu à oublier même lorsque je monte les degrés de marbre du Vatican, c'est que sur le clocher du village où je suis né, il y a une croix et un coq!

LE COMTE.

Mon cher beau-frère, nous ne nous persuaderons jamais l'un l'autre et j'ai bien trop d'affection pour vous pour prolonger cette discussion.

LE CARDINAL, lui tendant la main.

Je vous aime beaucoup, mon cher Bertrand.

LAYRAC.

Quant à moi, Eminence, je tiens à vous dire que ce programme de combat m'est dicté par notre Comité Central. Je me permettrai de vous envoyer la circulaire que j'ai reçue à ce sujet.

LE CARDINAL.

Je vous remercie, monsieur; une politesse!

en vaut une autre. Je vous enverrai l'Evangile.

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, PIERRE DE LANCREY.

LE COMTE.

Ah! Pierre!

PIERRE.

Je vous demande pardon, cher monsieur. (Il salue tout le monde.) Je viens d'être informé des mesures dont est menacé le dispensaire. J'ai songé à tout le chagrin que vous deviez en ressentir...

LE COMTE.

En effet, mon ami.

PIERRE.

Et j'ai décidé de partir tout à l'heure pour Paris.

LE COMTE.

Ah?

PIERRE.

Oui. J'ai dans le ministère actuel un ami

personnel sur lequel je crois pouvoir compter. Je vais lui demander d'agir de toute son influence, et il en a beaucoup, pour essayer de faire rapporter le décret, de sauver ainsi les sœurs de Sainte-Claire.

LE CARDINAL.

Vous ferez cela?

PIERRE.

Je le ferai.

MADAME DE SERMAIZE.

Et vous croyez réussir?

PIERRE.

Je l'espère.

MADAME DE SERMAIZE.

Oh! quel bonheur, n'est-ce pas, monsieur?

LAYRAC, pincé.

Evidemment, dans ce cas nous n'aurions plus rien à faire.

PIERRE.

Je venais donc vous demander, Eminence, et vous, cher monsieur, si vous n'aviez pas d'instructions spéciales à me donner.

LE COMTE.

Non, mais je vous remercie de tout mon

cœur... Ah! si vous pouvez conserver son couvent à ma petite Primerose, je vous en aurai une profonde reconnaissance!

PIERRE.

Vous pouvez être sûr, cher monsieur, que je n'épargnerai rien pour cela... Mais je prends le train de sept heures vingt...

LE COMTE.

Nous vous accompagnons.

PIERRE.

Vous permettez... Madame... Eminence...

Il s'incline. Le cardinal va à lui et lui serre la main avec une émotion visible. Il remonte avec le comte et Layrac.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! mon ami, Eminence, je ne sais plus du tout ce que je veux, ce que je désire, de quel avis je suis, mais je suis profondément impressionnée!

LE CARDINAL.

Vous, ma bonne amie, vous étiez née pour faire la foule.

**Rideau.**

# ACTE TROISIÈME

Un petit salon au château de Sermaize, boiseries grises, panneaux de perse Au fond, en oblique, deux portes, l'une à droite vitrée et très large donnant sur le jardin et l'autre à gauche donnant sur l'antichambre. Au premier plan à gauche, une petite porte sous tenture donnant sur la chambre de Primerose. Au fond, un piano, aux murs, plusieurs tableaux anciens. Sur une petite table, un téléphone.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE SERMAIZE, LOUISE,
puis PRIMEROSE, puis DENIS.

MADAME DE SERMAIZE.

Mettez ce coussin-là sur le canapé. (La sonnerie du téléphone retentit.) Voyez ce que c'est...

LOUISE, au téléphone.

Allo! — C'est madame de Montpreux qui demande madame.

MADAME DE SERMAIZE.

Déjà! oh! qu'elle est ennuyeuse!... je la croyais malade... (Au téléphone.) Bonjour, ma chère amie. Comme c'est gentil de m'avoir téléphoné dès mon retour... Oui... oui, nous sommes débarquées de Lucerne hier au soir toutes les trois... Eh bien, Primerose, moi et la petite Donatienne qu'elle a voulu garder avec elle... Ces six semaines ont passé très vite. Oh! il fallait la déplacer, n'est-ce pas... Après la dispersion de ces pauvres petites sœurs... Oui, oui, c'est évident!

PRIMEROSE, entre, très timide, très gauche. Elle est en robe de ville très simple. Elle aperçoit la comtesse.

Oh!

MADAME DE SERMAIZE.

Mais entre donc... voyons.

PRIMEROSE.

Non... non... pardon...

Elle ressort discrètement.

MADAME DE SERMAIZE, reprenant le téléphone.

Voilà... voilà... mais venez quand vous voudrez. Oh! hélas! je ne sais rien des projets de Primerose. On ne peut rien tirer d'elle...

Oui, elle va rester ici quelques jours avec moi. Son père est à Paris. Hein! Mais pas du tout... Pour ses affaires. Bonjour... (Elle raccroche.) Oh! cette femme est d'une méchanceté au téléphone, ma parole, c'est à se désabonner.... Qu'est-ce que c'est?... Ah! Denis.

DENIS, entre portant une grande boîte de couturière.

Madame la comtesse... j'apporte de Plélan ce que madame la comtesse a fait demander pour... pour...

Il pose la boîte dans un coin.

MADAME DE SERMAIZE.

Pour mademoiselle Primerose...

DENIS, épanoui.

Ah! on peut dire mademoiselle maintenant...

MADAME DE SERMAIZE.

Mais bien sûr.

DENIS.

A la bonne heure!

MADAME DE SERMAIZE.

Mademoiselle sera très contente de vous dire bonjour, Denis. Tenez, mettez ça là.

(Elle va à la petite porte.) Primerose... mais viens donc, voyons.

PRIMEROSE.

Voilà.

MADAME DE SERMAIZE.

C'est Denis.

DENIS.

Bonjour, mademoiselle.

PRIMEROSE, très gênée.

Bonjour, Denis.

DENIS.

Mademoiselle va bien ?

PRIMEROSE.

Mais oui, Denis.

DENIS.

Mademoiselle a bonne mine. Oh! je suis bien content de revoir mademoiselle, comme ça, en dame. (Il regarde les souliers de Primerose.) Oh ! et puis au moins ça, c'est des souliers. Ah ! à la bonne heure.

MADAME DE SERMAIZE.

Dites-moi, Denis... A quelle heure viendra son Eminence ?

Primerose rentre furtivement dans sa chambre.

DENIS.

Son Eminence a commandé la voiture pour trois heures, madame la comtesse.

MADAME DE SERMAIZE.

Son Eminence va bien?

DENIS.

Très bien. Son Eminence travaille beaucoup dans la bibliothèque du château de Plélan. Je crois que son Eminence fait un livre... Dame, à son âge, n'est-ce pas, c'est bien naturel.

MADAME DE SERMAIZE.

Au revoir, Denis.

DENIS.

Au revoir, madame la comtesse...

Il sort.

## SCÈNE II

PRIMEROSE, MADAME DE SERMAIZE.

MADAME DE SERMAIZE.

Où est-elle passée?... Comment, elle a encore filé. (Elle va à la petite porte.) Primerose...

voyons... ma petite... pourquoi te sauves-tu tout le temps?

PRIMEROSE.

Mais je ne me sauve pas.

MADAME DE SERMAIZE.

Entre donc... tu as l'air de ne pas pouvoir quitter les murs... avance...

PRIMEROSE.

Voilà.

MADAME DE SERMAIZE.

Voyons... regarde un peu... Je me suis donné beaucoup de mal pour toi...

PRIMEROSE.

Merci...

MADAME DE SERMAIZE.

Ce sera ton petit salon, à côté de ta chambre... Tu seras ici tout à fait chez toi... Tu vois, on a apporté le piano tout à l'heure.

PRIMEROSE.

Oh! ce n'était pas la peine.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi?... Viens là... pourquoi ne t'assieds-tu pas?

PRIMEROSE.

Oh! je ne suis pas fatiguée... je me tenais debout si souvent...

MADAME DE SERMAIZE.

On dirait toujours que tu attends qu'on te donne des ordres... des instructions... C'est curieux...

PRIMEROSE.

J'étais habituée à obéir. C'est si reposant.

MADAME DE SERMAIZE.

Quelle drôle de petite bonne femme... Ma parole, tu es plus couventine que quand tu étais au couvent. Tu as perdu ce petit air délibéré, cette petite allure crâne que tu avais.

PRIMEROSE, avec un sourire de reproche.

Marraine!

MADAME DE SERMAIZE.

Qu'est-ce que tu veux? Je ne peux pas te le cacher, j'ai une petite déception... Au lendemain de ton départ de Sainte-Claire, pour t'épargner tout ce que j'ai pu de tristesse, je t'ai emmenée à Lucerne sans te laisser revoir personne. Nous avons vécu là, tout près

l'une de l'autre, des jours très paisibles... j'espérais toujours que tu te livrerais un peu... que tu me parlerais... Tu ne l'as pas fait... Je sais bien qu'en Suisse avec ces Anglais, ces sites et tous ces petits objets en bois découpé, on est forcément un peu attristé... Maintenant, te revoilà au pays. Tâche de te réapprivoiser un peu... et recommence à bavarder tendrement avec ta vieille amie?

PRIMEROSE.

Oui... oui... je veux bien... je voudrais bien... Je vous aime de tout mon cœur. Si je ne sais plus bien vous l'exprimer, je vous en demande pardon. Comprenez-moi... Il ne faut pas m'en vouloir.

MADAME DE SERMAIZE.

Je ne t'en veux pas... Seulement écoute... fais-moi un plaisir...

PRIMEROSE.

Oh! je veux bien.

MADAME DE SERMAIZE.

Promets-moi de ne pas être trop sauvage... de ne pas disparaître à tout propos comme un petit capucin de baromètre et de faire gentille mine aux gens que tu verras à la maison.

PRIMEROSE.

Je vous le promets.

MADAME DE SERMAIZE.

Et puis tiens... j'aime bien mieux être tout à fait franche avec toi. Pierre vient très souvent ici... Il veut bien surveiller des travaux que je fais faire pour amener une source, et précisément il doit venir cet après-midi.

PRIMEROSE, très calme.

Eh bien?

MADAME DE SERMAIZE.

Eh bien! ça ne t'ennuie pas?

PRIMEROSE.

Pas du tout...

MADAME DE SERMAIZE.

Ah!

PRIMEROSE.

J'aurai beaucoup de plaisir à revoir Pierre.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah?

PRIMEROSE.

J'ai une grande amitié pour lui.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! (A part.) Oh! je n'aime pas ça!

## SCÈNE III

LES MÊMES, DONATIENNE.

Donatienne entre en mangeant une pomme. Elle est habillée simplement, mais d'une façon moins sévère que Primerose et avec une pointe de mauvais goût.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! voilà ta petite amie.

DONATIENNE, confuse

Oh! faites excuse, madame.

MADAME DE SERMAIZE.

Qu'est-ce que vous mangez là, Donatienne?

DONATIENNE.

Hé! c'est une pomme... Je me suis un peu grimpée à l'arbre pour l'avoir. Je croyais que je ne saurais plus. Mais ça revient.

PRIMEROSE.

Oh! Donatienne.

MADAME DE SERMAIZE.

Mais c'est très bien; ma petite. Cueillez des pommes et mangez les. Elles sont faites pour ça depuis... depuis très longtemps. (Elle montre à

Primerose la caisse que Denis a apportée.) Ah ! voilà quelques affaires, quelques bibelots à toi que j'ai fait venir de Plélan. Donatienne t'aidera à les déballer.

DONATIENNE, allant à la caisse.

Oh ! oui.

PRIMEROSE.

Non, non, laissez, je vous en prie, ce n'est même pas la peine d'ouvrir cette caisse.

DONATIENNE.

Quel dommage.

MADAME DE SERMAIZE.

Enfin installe-toi bien. Et vous aussi, ma petite. Je veux que vous soyez absolument comme chez vous.

DONATIENNE.

Oh ! non, madame.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi ?

DONATIENNE.

Parce que chez moi, voyez-vous, on est très mal.

MADAME DE SERMAIZE, riant.

Ah ! avez-vous passé une bonne nuit ?

DONATIENNE, avec joie.

Non pas, le lit était trop bon... Tout le temps, je me disais : Ah! que c'est donc douillet... Alors, je n'ai pu fermer l'œil.

MADAME DE SERMAIZE.

Et toi?

PRIMEROSE.

Moi, j'ai très bien dormi.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! je vais faire mon courrier. Si tu as besoin de quelque chose, tu sonneras.

PRIMEROSE.

Merci, je vous l'ai dit, marraine, je n'ai besoin de rien.

MADAME DE SERMAIZE, sortant.

Oh! C'est agaçant, les gens qui n'ont besoin de rien.

## SCÈNE IV

PRIMEROSE, DONATIENNE.

DONATIENNE.

Hé! pourquoi avez-vous dit que vous avez bien dormi?

PRIMEROSE.

Mais...

DONATIENNE.

Je vous ai bien entendue sur les minuit ouvrir votre fenêtre et faire promenade sur la terrasse.

PRIMEROSE.

Oh! un instant...

DONATIENNE.

Oui plus d'une heure.

PRIMEROSE.

Oh! je n'aurais pas cru. La nuit était si belle... Je regardais la vallée, les arbres, l'étang.

DONATIENNE.

Hé, qu'est-ce que ça a de curieux, ces choses-là? Vous êtes drôle, mademoiselle?

PRIMEROSE.

Oh! Donatienne, voyons... pas de mademoiselle... Nous sommes deux compagnes, deux amies.

DONATIENNE.

Oh! tout de même, je suis redevenue une fille

de paysan et vous une riche personne à qui il ne manque rien.

PRIMEROSE.

Ne me dites pas cela, ça me fait de la peine... Depuis que je ne suis plus pauvre... il me manque tant de choses.

DONATIENNE, surprise.

Ah ?... mais moi, n'est-ce pas, je l'ai toujours été, pauvre. Alors, il ne me manque rien.

PRIMEROSE.

Vous êtes bien heureuse.

DONATIENNE.

D'une manière, oui... Mais de l'autre... Enfin, il y a un peu de tout. Tenez, je ne peux pas me faire à être comme nous sommes, ni religieuses ni civiles, ni figue ni raisin... Rester entre le ciel et la terre, ça n'est pas une position. Vous ne trouvez pas ?

PRIMEROSE.

C'est une épreuve, Donatienne, il faut l'accepter.

DONATIENNE.

Celle-là encore, mais j'ai une autre chose qui me tourmente.

PRIMEROSE.

Quoi donc?

DONATIENNE.

Hé, toujours la même... le facteur!

PRIMEROSE, souriant.

Sébastien?

DONATIENNE.

Il m'a encore écrit ce matin. Il se languit de moi, là bas, au pays. Il insiste pour que je l'épouse. Il m'aime bien, allez. Il ferait n'importe quoi pour moi. Si je voulais il me donnerait toutes les lettres de sa boîte...

PRIMEROSE, riant

Vraiment!

DONATIENNE.

Si vous saviez comme il est brave. Et malin! Tenez il m'envoya ce matin, par la poste, par son collègue d'ici, une chose bien touchante...

PRIMEROSE.

Quoi donc?

DONATIENNE.

Sa photographie qu'il a fait tirer exprès

pour moi. Regardez s'il est attrayant, avec sa boîte vernie et son képi... C'est presque un militaire. Et puis songez il est payé par le gouvernement... Ça prouve qu'on l'estime... Ah ! je me tracasse... je m'ennuie.

PRIMEROSE.

Ecoutez, ma chère petite amie, quand vous m'avez demandé conseil à ce sujet je vous ai dit de tout mon cœur ce que je pensais être maintenant notre devoir. Oh ! je ne vous ai pas garanti qu'on pût l'accomplir sans effort, ni même sans chagrin...

DONATIENNE.

Je sais bien... mais le pôvre c'est qu'il aura de la peine lui aussi !

PRIMEROSE.

Nous prierons Dieu pour qu'il n'en ait pas, pour qu'il vous oublie. Et Dieu nous exaucera peut-être. J'en sais qu'il a exaucés...

DONATIENNE, pleurnichant.

Mais moi, s'il m'exauce, je ne serai pas bien satisfaite.

PRIMEROSE, l'embrassant.

Ma pauvre petite, je ne me reconnais pas le

droit de vous influencer. Je vous ai dit ce que je ferais, moi. Mais, je ne veux pas que vous soyez malheureuse, si vous deviez l'être, j'aurais tort. Faites ce que votre cœur vous dira, ce sera bien fait... Et quoi que vous décidiez je vous aimerai toujours autant. Vous resterez ma petite compagne, mon amie.

DONATIENNE, très émue.

Oh! ma sœur.

PRIMEROSE.

Oui, vous m'avez dit le vrai mot, votre sœur.

Elle l'embrasse.

DONATIENNE, sanglotant.

Oh vous êtes trop bonne... bien trop bonne.

Le domestique entre. Donatienne se sauve en pleurant, par le jardin.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse fait dire à mademoiselle que M. de Lancrey est là.

PRIMEROSE.

Bien j'y vais. (Le domestique sort. Elle va pour le suivre puis se ravise.) Ah.

Elle touche ses cheveux, réfléchit un instant puis court à la caisse qu'a apportée Denis, l'ouvre, y fouille et en retire une grande écharpe de mousseline de soie. Elle va à la glace et

la dispose sur sa tête de façon à cacher ses cheveux. Au moment où elle va sortir madame de Sermaize entre suivie de Pierre.

## SCÈNE V

PRIMEROSE, MADAME DE SERMAIZE, PIERRE.

MADAME DE SERMAIZE.

Tu ne venais pas, nous voilà. (Remarquant le fichu de Primerose.) Qu'est-ce que tu as ?

PRIMEROSE.

Rien, un peu de névralgie.

MADAME DE SERMAIZE.

Entrez Pierre... entrez.

Pierre entre et s'incline.

PRIMEROSE, lui tendant la main.

Bonjour Pierre.

PIERRE.

Vous avez fait un bon voyage?

PRIMEROSE.

Très bon... j'avais hâte de vous revoir.

PIERRE.

Vraiment ?

PRIMEROSE.

Oui pour vous remercier. Je vous l'ai fait dire déjà, mais je tiens à vous répéter combien je vous suis reconnaissante de ce qué vous avez tenté pour sauver notre couvent.

PIERRE.

Je l'ai fait de grand cœur

PRIMEROSE.

J'en suis sûre.

MADAME DE SERMAIZE.

Et grâce à lui, nous avions peut-être cause gagnée sans la manifestation organisée par Layrac ! Enfin, le voilà de nouveau en prison pour trois mois, celui-là... Ah ! il fait une jolie carrière.

PIERRE.

J'aurais voulu revenir à temps pour pouvoir aller vous porter mes sympathies, mon respect, le jour où on a fermé le dispensaire de Sainte-Claire.

PRIMEROSE.

Ah ! c'était bien triste. On nous avait per-

mis d'entendre le salut avant de partir, il faisait presque nuit... la cour était pleine de monde... On avait dit qu'il y aurait du bruit... et il y a eu un grand silence. Les hommes, même ceux qui ne nous aimaient pas beaucoup, ont retiré leur chapeau... les femmes faisaient le signe de la croix. Nous avons franchi le seuil. Nous nous sommes embrassées... Nous pleurions tout bas... Et puis on nous a appris que le couvent allait devenir une école, que c'étaient des enfants qui allaient nous remplacer. Des enfants... Alors, n'est-ce pas, nous avons été presque consolées.

LE DOMESTIQUE, entrant.

La voiture est avancée, madame la comtesse.

MADAME DE SERMAIZE.

Je vais mettre mon chapeau... et je viens vous reprendre pour aller visiter nos travaux.

PIERRE.

A vos ordres.

Elle sort.

## SCÈNE VI

PRIMEROSE, PIERRE, puis DONATIENNE.

PIERRE.

Vous comptez rester quelque temps à Sermaize.

PRIMEROSE.

Mon père est à Paris.

PIERRE.

Il a dû être très ému par ces événements, par votre départ ?

PRIMEROSE.

Mon Dieu, papa a un tempérament très heureux. Quand il est sur le point d'avoir du chagrin il se met en colère, alors pour lui ça arrange tout.

PIERRE.

Vous n'irez pas le rejoindre ?

PRIMEROSE.

Oh ! non...

PIERRE.

Ah ! vous avez donc d'autres projets ?

PRIMEROSE.

Peut-être.

DONATIENNE, entrant.

Oh! pardon.

PRIMEROSE.

Qu'est-ce qu'il y a?

DONATIENNE.

Oh rien, je venais seulement vous dire que j'ai fini de pleurer. Excusez...

Elle sort.

PRIMEROSE.

C'est mon amie... Donatienne...

PIERRE.

Oui, je sais, qu'est-ce qu'elle a donc?

PRIMEROSE.

Oh, mon Dieu, elle est inquiète, c'est un bon petit cœur tout simple... Un brave garçon de son pays l'a demandée en mariage.

PIERRE.

Ah!

PRIMEROSE.

Elle ne sait pas que décider.

PIERRE.

Et elle vous a demandé conseil sans doute?

PRIMEROSE.

Oui.

PIERRE.

Puis-je savoir ce que vous lui avez répondu ?

PRIMEROSE.

Certainement. Je lui ai dit que n'étant plus liées par la règle, mais seulement par notre conscience, nous l'étions peut-être davantage, qu'il y aurait quelque chose d'un peu lâche, au moins pour certaines gens, à profiter d'une liberté si douloureusement acquise. Nous sommes religieuses... sur parole. D'ailleurs j'ai trouvé hier, en arrivant ici, une lettre de notre mère supérieure. Elle est en Belgique, près de Mons... Elle espère y reconstituer notre communauté ; naturellement dans ce cas nous n'aurons qu'à la rejoindre. Si elle ne réussit pas, s'il nous faut demeurer dans le monde, notre devoir est d'y mener une vie à part, humble, utile, isolée. Voilà ce que je lui ai dit.

PIERRE.

J'admire une fois de plus votre sérénité!

PRIMEROSE.

... N'admirez pas... Et parlons de vous.

PIERRE.

Si vous voulez.

PRIMEROSE.

Dites moi, Pierre, comment allez-vous?

PIERRE.

Mais...

PRIMEROSE.

Ce n'est pas de votre santé que je parle.

PIERRE.

Je vais mieux.

PRIMEROSE.

Ah! ça me fait plaisir, un vrai plaisir, j'ai tant prié pour cela.

PIERRE.

Je vous en remercie. Mais croyez bien que si le ciel vous a aidée, vous lui avez bien facilité la besogne.

PRIMEROSE.

Comment?

PIERRE.

Oui, quand je vous ai revue à Plélan, vous avez prononcé des paroles si définitives... si sincères... je vous ai retrouvée si différente

du souvenir que j'avais porté en moi pendant mon exil et dont j'avais vécu, je vous ai sentie si loin de moi... en hauteur... que j'ai renoncé, je me suis soumis...

PRIMEROSE.

C'est bien, Pierre. Et alors?

PIERRE.

Alors, j'ai suivi vos conseils.

PRIMEROSE

Vous voyez bien...

PIERRE.

Oh! d'abord je les ai cru insensés. Ils m'ont presque révolté et puis...

PRIMEROSE.

Et puis vous avez réagi, vous avez repris goût à la vie.

PIERRE.

Un peu... petit à petit, j'ai fait des concessions, j'ai entamé ma sauvagerie.

PRIMEROSE.

A la bonne heure.

PIERRE.

J'ai fait un petit séjour à Paris J'ai revu mes amis. Tenez j'ai été souvent chez les Lussé.

PRIMEROSE.

Eh bien, la vieille madame de Lussé est une femme délicieuse.

PIERRE.

Oui, la jeune aussi du reste...

PRIMEROSE, plus réservée.

Oui.

PIERRE.

Oh! on a été très gentil pour moi. J'ai passé quelques jours chez Madeleine de Champvernier avec les Jeanvry et quelques amis, j'y suis resté jusqu'à l'ouverture.

PRIMEROSE.

Où l'avez-vous faite?

PIERRE.

Chez vous, à Plélan, avec Hubert.

PRIMEROSE.

Beaucoup de perdreaux?

PIERRE.

Pas mal, surtout dans la plaine de Bléré.

PRIMEROSE.

Oh! quand le vent est bon c'est toujours la meilleure battue...

PIERRE.

On l'a refaite l'autre jour et le tableau a encore été superbe... on me l'a dit hier à dîner.

PRIMEROSE.

Chez qui dîniez-vous ?

PIERRE.

A Rocheblave, une gentille réunion, des convives agréables... surtout de très jolies toilettes...

PRIMEROSE.

C'est la saison...

PIERRE.

Ces dames ont eu l'idée d'organiser un rallye pour lundi... il y en a plusieurs d'ailleurs qui montent merveilleusement, surtout madame de Champvernier.

PRIMEROSE.

Oui... Ah ! Je savais bien que le temps vous consolerait.

PIERRE.

Oh ! on dit toujours que c'est le temps qui console... mais j'ai peur que ce ne soit nous-mêmes, parce que nous ne valons pas grand chose...

PRIMEROSE.

Allons... voilà que vous redevenez sombre...

PIERRE.

Dame ce n'est pas très gai, vous savez d'être consolé. Je l'ai toujours pensé, et maintenant que je vous ai revue... j'ai peur de le penser davantage.

PRIMEROSE.

Non, non... vous verrez... laissez-moi intacte la grande joie que j'éprouve à vous retrouver tel que vous voilà... heureux... réconforté... Je vais même vous avouer une chose. Je n'en espérais pas tant... J'avais comme un peu de remords, car vous savez, Pierre, j'ai pour vous une amitié si vraie... si profonde...

PIERRE.

Je vous en remercie de tout mon cœur, ma chère amie...

PRIMEROSE.

Tiens ?

PIERRE.

Quoi ?

PRIMEROSE.

Oh ! rien... seulement c'est la première fois que vous me dites ces mots-là ; « ma chère

amie. » Alors, ça m'a un peu surprise, mais c'est très bien, c'est tout à fait bien...

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame la comtesse est en voiture. Elle attend monsieur.

PIERRE.

J'y vais.

Elle lui tend la main.

PRIMEROSE.

A bientôt Pierre.

PIERRE.

J'espère vous revoir tout à l'heure avant de partir...

Il sort.

## SCÈNE VII

DONATIENNE, PRIMEROSE.

DONATIENNE, entrant, elle tient un panier plein de roses coupées qu'elle pose en entrant sur une console au fond.

Qui c'est ce monsieur?

PRIMEROSE.

C'est un ami d'autrefois.

DONATIENNE.

Qu'il a l'air gentil !

PRIMEROSE.

Il est très gentil.

Elle ôte son fichu et le jette sur un fauteuil.

DONATIENNE, avisant la caisse que Primerose a laissée ouverte.

Eh ! vous l'avez ouverte, vous aviez dit que vous ne l'ouvririez pas et vous l'avez bien ouverte tout de même.

PRIMEROSE.

Oui, j'ai eu besoin d'y prendre quelque chose.

DONATIENNE.

Vous me permettez de regarder maintenant ?...

PRIMEROSE.

Si ça vous amuse...

DONATIENNE

Pas vous ?

PRIMEROSE.

Non.

DONATIENNE, sortant à demi la robe que Primerose portait au premier acte.

Oh ! que c'est joli... Regardez. C'est plus doux qu'une nappe d'autel, qu'est-ce que c'est ?

PRIMEROSE.

C'est la robe que je portais à ma dernière soirée dans le monde. Je ne la remettrai plus jamais...

DONATIENNE.

Quel dommage! Et ce caraco de dentelles... Oh! qu'elles sont à jour!

PRIMEROSE.

Ah! oui, c'est du Milan, un très beau morceau que j'avais trouvé à Florence quand j'y suis allée avec mon oncle... Je me souviens, c'était dans une petite échoppe à l'entrée du Pont-Vieux, nous y étions au printemps...

Elle le pose sur une table.

DONATIENNE.

Oh! un éventail! (Elle s'évente.) Oh! et ça! que c'est noir.

PRIMEROSE.

Ah! c'est mon amazone.

DONATIENNE.

Ça n'est pas bien coquet!

PRIMEROSE.

C'est pourtant celle de mes robes que j'aimais le mieux.

DONATIENNE.

Non ?

PRIMEROSE.

Oh ! on y est si bien... vous ne vous figurez pas, Donatienne ce qu'on éprouve quand on sent bien en main une bête qui a un peu de sang, et qu'on galope par un beau matin dans la forêt mouillée, que les branches vous frôlent, vous fouettent... quelquefois vous décoiffent. Oh ! moi aussi, je montais bien à cheval !

DONATIENNE, surprise du ton

Hé ! Je ne vous dis pas le contraire... et dans ce petit sac ? Oh ! que c'est mignon tout cela. (Elle sort différents objets.) Oh ! une belle glace en or.

PRIMEROSE.

Oui, c'est mon père qui me l'avait donnée pour mes dix-huit ans.

DONATIENNE.

Une boîte à peinture.

PRIMEROSE.

Ah ! ça oui... je la garde... (Elle la prend et va la poser sur la console placée à l'entrée où est le panier de roses.) Oh ! les belles fleurs...

DONATIENNE.

Ce sont des roses que j'ai cueillies pour vous tout à l'heure, pendant que ce monsieur vous faisait visite.

PRIMEROSE.

Oh! vous avez bien fait... qu'elles sont belles.

DONATIENNE.

Je sors aussi les livres?

PRIMEROSE.

Oui... Mais avant donnez-moi le vase qui est sur la table... (Elle commence à disposer les roses dans le vase.) Ah! qu'elles sentent bon.

Donatienne revient à la caisse et sort deux livres.

DONATIENNE.

Tiens, dans celui-ci le coupoir est encore dedans...

PRIMEROSE, qui ne cesse de respirer les fleurs et peu à peu s'en grise.

Oh! oui, c'est le dernier que j'aie lu. J'en suis restée à cette page-là!... et je ne l'ai jamais fini.

DONATIENNE, lisant le titre.

*Roméo et Juliette.* Je connais ces personnes.

Qu'est ce qu'ils ont donc fait ces gens là ? Pourquoi sont-ils aussi célèbres que des saints.

PRIMEROSE, avec effort,

Parce que... parce qu'ils se sont aimés.

DONATIENNE.

Ah ! Dites, j'emporte la caisse... hé...

PRIMEROSE.

Oui s'il vous plaît, mettez tout cela dans ma chambre. (Donatienne traîne la caisse jusque dans la chambre, Primerose enfonce son visage dans les roses puis chancelle et s'appuie à la table.) Ah !

DONATIENNE, rentrant et s'élançant vers Primerose.

Eh qu'est-ce que vous avez ? dites, dites..

PRIMEROSE.

Rien, ce n'est rien.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE CARDINAL, MADAME DE SERMAIZE.

MADAME DE SERMAIZE.

Là voilà !

LE CARDINAL.

Ah ! Eh bien qu'est-ce que tu as, Primerose ?

PRIMEROSE.

Ce n'est rien, je vous demande pardon...

DONATIENNE.

Ce sont ces fleurs qui l'ont entêtée...

PRIMEROSE.

Ce sont ces roses... oui, elles sentent trop fort... ça m'a un peu étourdie.

DONATIENNE.

Ah ! dame les fleurs du couvent ne sentaient rien.

LE CARDINAL.

Evidemment. C'est fini ?

PRIMEROSE.

Oui, oui, merci...

LE CARDINAL, l'embrassant.

Ah ! ma chère enfant ! J'ai une grande joie à te revoir. Laisse-moi bien te regarder. (Il la regarde longuement.) Bonjour ma petite.

PRIMEROSE.

Bonjour mon oncle.

DONATIENNE, saluant.

Eminence.

LE CARDINAL.

Bonjour mon enfant. (A Primerose, la regardant.) Et bien te voilà revenue! tu es contente. Elle s'est plue en Suisse?

PRIMEROSE.

Mais oui, mon oncle.

LE CARDINAL, à Donatienne.

Et vous, vous avez dû être émerveillée, ma chère fille.

DONATIENEE.

Oh! oui, ils en ont fait des travaux dans ce pays... des montagnes... des lacs... des hôtels... et quelles belles vaches, Eminence!

LE CARDINAL, riant.

Eh bien, voilà des impressions de voyage comme je les aime. (Il revient vers Primerose.) Ah! ma petite.

MADAME DE SERMAIZE.

Oh! ne l'enjolez pas, je la garde, vous savez.

DONATIENNE, à très haute voix et saluant.

Je crois que c'est plus discret que je m'en

aille sans le dire, Eminence... Madame...

LE CARDINAL.

Au revoir, mon enfant.

MADAME DE SERMAIZE.

Allez ! allez !

## SCÈNE IX

LE CARDINAL, PRIMEROSE, MADAME DE SERMAIZE.

MADAME DE SERMAIZE, au cardinal.

Vous restez dîner avec nous ?

PRIMEROSE.

Oh oui, mon oncle.

LE CARDINAL.

Je veux bien, mais je partirai tôt, parce qu'en ce moment je me lève à cinq heures tous les jours.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi ?

LE CARDINAL.

Parce que je mène à Plélan une vie de Bénédictin. Je veux finir mon petit livre sur

Joachim du Bellay, notre compatriote, avant de repartir pour Rome. Voyons, et toi?

PRIMEROSE.

Moi?

LE CARDINAL.

Oui. Tu m'as écrit des lettres très affectueuses et dont je te remercie, mais qui ne laissaient guère voir le fond de ces petites pensées-là.

PRIMEROSE.

Oh! mon oncle!

LE CARDINAL, lui prenant la main.

Enfin, je ne veux pas te tourmenter pour le moment. Nous reparlerons de ça tout à loisir... Oh! comme tes bras ont bruni...

PRIMEROSE.

Oui... c'est qu'à Sainte-Claire les manches de ma robe... (Elle fait le geste indiquant sa pensée.) Le soleil n'avait pas de prise...

MADAME DE SERMAIZE.

Maintenant il en a...

LE CARDINAL.

Il ne faut pas s'en plaindre, c'est une bonne chose que le soleil. Notre frère le soleil et

notre sœur la lumière... comme les appelait St François.

MADAME DE SERMAIZE.

Vous savez, elle m'a juré qu'elle ne s'ennuierait pas avec sa vieille marraine et qu'elle ferait bonne figure à nos amis.

LE CARDINAL.

Mais il le faut.

MADAME DE SERMAIZE.

Tu as d'ailleurs tenu parole. Pierre que j'ai laissé là-bas avec mes ouvriers m'a dit que tu l'avais très bien accueilli, tout à fait bien.

PRIMEROSE.

J'ai été enchantée de le revoir. Nous avons causé très amicalement. Il m'a raconté la nouvelle existence qu'il mènait, une existence très agréable et cela m'a fait grand plaisir.

MADAME DE SERMAIZE, un peu énervée.

Tu aurais pu lui demander de rester dîner?

PRIMEROSE, très librement.

Ah! oui! je n'y ai pas pensé.

MADAME DE SERMAIZE.

Je suis persuadée qu'il aurait accepté, car maintenant il va partout.

PRIMEROSE.

Oui, il me l'a dit.

MADAME DE SERMAIZE.

Ah !

LE DOMESTIQUE, entrant.

Mademoiselle c'est la femme Graverin qui est là, avec sa petite fille. Elle voudrait bien dire bonjour à mademoiselle.

PRIMEROSE.

Ah ! c'est une petite que nous avons soignée. Elle avait eu le bras cassé par une charrette, elle était insupportable. Nous l'aimions beaucoup. Où est-elle ?

LE DOMESTIQUE.

Dans l'antichambre, mademoiselle.

PRIMEROSE.

J'y vais... Vous permettez, mon oncle ?

LE CARDINAL.

Je crois bien.

PRIMEROSE.

A tout à l'heure.

Elle sort.

## SCÈNE X

LE CARDINAL, MADAME DE SERMAIZE.

MADAME DE SERMAIZE.

Hein? ce calme. Croyez-vous, quel calme! Qu'est-ce que vous en dites?

LE CARDINAL.

Rien encore.

MADAME DE SERMAIZE.

Eh bien, quant à moi, mon opinion est faite... L'espoir que j'avais entrevu de nouveau de réunir ces enfants, de leur rendre peut-être leur bonheur perdu, tout ça, bonsoir,... adieu...

LE CARDINAL.

Oui...

MADAME DE SERMAIZE.

Ç'aurait été une chose charmante!

LE CARDINAL.

Ma bonne amie, ne nous occupons pas des choses charmantes, occupons-nous des choses vraies, des choses qui doivent être : Occupons-nous du bonheur de Primerose. S'il est pour

elle dans la vie religieuse, qu'elle poursuive cette voie bénie. Si au contraire, elle doit le trouver dans le monde, dans le mariage, l'Eglise ne le lui interdit pas, elle n'a pas prononcé ses vœux. Son devoir est peut-être ailleurs... Dieu n'est pas que dans les couvents, il est partout, dans toute la beauté, dans toute la bonté de la vie et partout on peut le servir. Seulement, avant tout, j'ai besoin de voir clair.

MADAME DE SERMAIZE.

Sapristoche ! qu'est-ce qu'il vous faut. La façon dont elle a accueilli Pierre ! Pierre !... moi, à sa place, je l'aurais giflé ou je me serais jetée à son cou, enfin j'aurais fait quelque chose d'intéressant !

LE CARDINAL.

Qu'est-ce que c'est que tous ces petits objets ?

Il manie curieusement les objets que Donatienne a laissés sur la table.

MADAME DE SERMAIZE.

De petits bibelots à elle qui étaient dans sa chambre à Plélan.

LE CARDINAL.

Ah !

MADAME DE SERMAIZE.

Du reste son attitude, là-bas, en Suisse a été la même. Ah ! ç'a été gai ! Jamais une question, jamais une curiosité, une émotion...

LE CARDINAL, trouvant le volume oublié et l'ouvrant.

*Roméo et Juliette !*

MADAME DE SERMAIZE.

Moi, je ne peux pas comprendre ces natures là. Du reste ce n'est pas sa faute à cette pauvre enfant ! Quand on sort du couvent, on n'est plus une femme.

LE CARDINAL, ramassant une rose.

Elle s'est presque évanouie tout à l'heure en respirant ces roses.

MADAME DE SERMAIZE.

Le dortoir, les malades, les offices, la robe de bure...

LE CARDINAL.

Oh ! son éventail !

MADAME DE SERMAIZE, énervée.

Je vous demande pardon, mon cher ami, mais je vous en prie, ne tournicotez pas comme ça en tripotant tous ces objets. Je suis déjà assez énervée.

LE CARDINAL.

Je ne tournicote pas... comme vous dites. Je ne perds pas mon temps! Je réfléchis, je coordonne.

MADAME DE SERMAIZE.

Eh bien?

LE CARDINAL.

Eh bien, depuis un moment, je suis frappé par la présence de tous ces objets, de tous ces témoins de la vie passée de Primerose. Elle les a fuis en ne retournant pas à Plélan, et ils sont revenus vers elle tout naturellement... ils se sont glissés sans qu'elle y ait pris garde... peut-être sans qu'elle l'ait remarqué... enfin, ils sont ici. Le passé a repoussé, a refleuri autour d'elle... alors je me dis que ses sentiments de ce temps-là ne sont peut-être pas très loin non plus.

MADAME DE SERMAIZE.

C'est vrai! C'est possible! Ah! ça! vous me stupéfiez... Vous savez que vous êtes très fort...

LE CARDINAL.

Non... seulement j'ai appartenu fort longtemps à la diplomatie du Vatican... C'est une

diplomatie qui est faite par des diplomates, ce qui est une coïncidence extrêmement rare.

MADAME DE SERMAIZE.

Oh! Je suis bien heureuse, mon cher ami, vous avez débrouillé les sentiments de notre chère petite avec un tact, avec une clairvoyance... Mais Pierre?

LE CARDINAL.

Oh! Pierre... Je l'ai beaucoup vu depuis quelque temps.

MADAME DE SERMAIZE.

Oh! Et il vous a dit?

LE CARDINAL.

Mais vous êtes étonnante... Vous voulez toujours que je ne sache que les choses que l'on m'a dites!

MADAME DE SERMAIZE.

Eh bien alors, si vous êtes sûr de lui, il n'y a plus à hésiter... Ils s'aiment... ils n'ont jamais cessé de s'aimer... Notre devoir est de les marier tout de suite.

Elle se lève et remonte.

LE CARDINAL.

Eh! là... eh là! Vous allez... vous allez... où allez-vous?

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi réfléchir... perdre du temps?

LE CARDINAL.

Parce que nous supposons, mais que nous ne savons pas. Il reste à faire la preuve de ma conviction...

MADAME DE SERMAIZE, avec vigueur.

De notre conviction.

LE CARDINAL.

C'est entendu!

MADAME DE SERMAIZE.

N'ayez pas peur, ce sera facile!

LE CARDINAL.

Ne croyez pas cela... Ce sera très difficile. Car c'est une chose singulière, mais constante : les femmes qui ont vécu de la vie religieuse passent sans transition de l'humilité à l'orgueil... Quand elles ne sont plus cloîtrées dans leur couvent, elles sont encore cloîtrées dans leur fierté. Primerose se défendra tant qu'elle pourra contre nous.... contre elle-même et elle ne parlera que si elle y est forcée... que par surprise.

MADAME DE SERMAIZE.

J'allais vous le dire. Il faut l'y forcer.

LE CARDINAL

En avez-vous le moyen?

MADAME DE SERMAIZE.

Oh! si elle pouvait savoir que Pierre l'aime encore...

LE CARDINAL.

Ce ne serait pas mal, ou bien qu'il ne l'aime plus...

MADAME DE SERMAIZE.

Et qu'il en aime une autre...

LE CARDINAL.

Ça serait mieux!... Evidemment, si la jalousie s'en mêlait...

MADAME DE SERMAIZE.

Si elle apprenait seulement...

LE CARDINAL.

Quoi donc?

MADAME DE SERMAIZE.

Tout bonnement que la jolie petite Champvernier qui est très coquette et très divorcée fait tout pour attirer Pierre. On monte à che-

val, on organise des pique-niques. Pierre a passé huit jours chez elle et Dieu sait tout ce qu'on dit sur cette intimité!

LE CARDINAL.

Quand vous a-t-on raconté tout cela?

MADAME DE SERMAIZE.

Ce matin à la messe.

LE CARDINAL, sursautant.

Ah! il est fâcheux qu'on vous l'ait dit à la messe... mais il est tout de même heureux qu'on vous l'ait dit. Et qui vous l'a dit?

MADAME DE SERMAIZE.

Toutes ces dames! toutes nos bonnes amies qui sont trop heureuses.

LE CARDINAL.

Ces bruits vous paraissent-ils fondés?

MADAME DE SERMAIZE.

Plus ou moins... Mais enfin, on peut s'en servir.

LE CARDINAL.

Ce serait peut-être un peu léger.

MADAME DE SERMAIZE.

Mais non, mais non! D'ailleurs, remarquez

une chose : raconter un potin qui n'est pas vrai, c'est tout de même moins mal que raconter un potin qui est vrai.

LE CARDINAL.

Vous êtes meilleur juge...

MADAME DE SERMAIZE.

Mais oui... mais oui. Il faut que Primerose soit mise au courant et il suffira de préciser un peu, de broder au besoin quelques épisodes, un peu piquants... Enfin, je m'en remets à vous. Vous voyez ce que vous avez à lui dire.

LE CARDINAL.

Oh ! non, pas moi, vous.

MADAME DE SERMAIZE.

Non, vous !

LE CARDINAL.

Jamais de la vie.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi ?

LE CARDINAL.

Vous êtes bonne ! Parce que ce sont des mensonges.

MADAME DE SERMAIZE.

Justement...

LE CARDINAL.

Hein?... Voyons! vous en avez plus l'habitude.

MADAME DE SERMAIZE.

Oh, mais dites donc...

LE CARDINAL.

Excusez-moi, mais il ne faut pas compter sur moi.

MADAME DE SERMAIZE.

Sur moi non plus.

LE CARDINAL.

Alors renonçons!

MADAME DE SERMAIZE.

Renonçons!

## SCÈNE XI

LES MÊMES, PRIMEROSE.

Elle entre très énervée et un peu pâle. Elle a replacé sur ses cheveux le voile de dentelle qui les cache.

PRIMEROSE.

Marraine, madame de Montpreux est au salon depuis un moment déjà. Elle vous demande.

MADAME DE SERMAIZE.

Cette peste?... j'y vais... Tu viens avec moi?

PRIMEROSE.

Oh! non, ce n'est pas la peine, je viens de passer un quart d'heure avec elle.

LE CARDINAL.

Ah! Tu parais bien nerveuse ma petite.

PRIMEROSE.

Vous vous trompez! Pourquoi serais-je nerveuse? Je n'ai aucune raison.

LE CARDINAL.

Tu as causé un peu avec cette dame?

PRIMEROSE.

Oui.

MADAME DE SERMAIZE.

De quoi donc?

PRIMEROSE.

De choses indifférentes...

LE CARDINAL, cherchant le regard de Primerose qui se dérobe.

Ah!... Eh! bien, ma bonne amie, allons donc voir un peu madame de Montpreux... Allons la voir... Venez... venez...

Ils sortent.

## SCÈNE XII

PRIMEROSE, PIERRE.

PIERRE, entrant.

Madame de Sermaize n'est pas là?

PRIMEROSE.

Non.

PIERRE.

Je venais prendre congé d'elle avant de partir... Au revoir, Primerose.

PRIMEROSE.

Au revoir.

PIERRE.

Qu'est-ce que vous avez ?

PRIMEROSE.

Rien.

PIERRE.

Cependant...

PRIMEROSE.

Non.

PIERRE.

Quelle est la raison de cette attitude, de ce ton ?... Expliquez-vous...

PRIMEROSE.

A quoi bon!

PIERRE.

Je vous en supplie. Quoi que vous pensiez, dites-le moi. Oh! je suis accoutumé à votre franchise, à votre terrible franchise... Enfin, qu'y a-t-il de changé entre nous? Tout à l'heure vous me promettiez votre amitié.

PRIMEROSE.

Je ne peux plus être votre amie.

PIERRE.

Pourquoi? Répondez-moi, pourquoi?

PRIMEROSE.

Parce que je sais maintenant que vous que je mettais si haut, si à part, vous êtes un homme pareil à tous ceux que j'ai tant souffert de mépriser autrefois, qui vivent parmi le mensonge, la vilenie, qui se contentent de plaisir faciles, de liaisons sans lendemain. Eh. bien, cet homme-là ne peut plus être mon ami. Je n'en veux plus, je vous laisse à votre maîtresse!

PIERRE.

Quoi?

PRIMEROSE.

Je ne vous disputerai pas à madame de Champvernier.

PIERRE.

Allons donc, voilà ce qu'on vous a dit! Qui vous l'a dit?

PRIMEROSE.

Peu importe.

PIERRE.

C'est faux.

PRIMEROSE.

Je ne vous crois pas. Je vous connais à présent.

PIERRE.

Et moi, j'ai peur de commencer à vous comprendre.

PRIMEROSE.

Quoi?

PIERRE.

En vous écoutant, ma parole, je me demande si vous ne m'en voulez pas d'avoir suivi vos conseils, d'avoir essayé de me consoler. Oui, je me demande si le couvent n'a pas desséché votre cœur, si, à votre bonté gé-

néreuse, spontanée d'autrefois, la règle n'a pas substitué une pitié professionnelle, une pitié à heure fixe. Et j'en arrive presqu'à croire que vous seriez plus satisfaite aujourd'hui de me voir à jamais découragé, désemparé.

PRIMEROSE.

C'est abominable ce que vous dites-là! Vous n'en avez pas le droit!

PIERRE.

Et vous, vous n'avez pas le droit de croire aux médisances du premier venu.

PRIMEROSE.

Je ne crois qu'à une chose.

PIERRE.

Laquelle?

PRIMEROSE.

A mon chagrin!

Elle fond en larmes et se détourne de lui.

PIERRE.

Primerose... Primerose je vous en prie. J'ai beau n'être coupable de rien... quand je vous vois pleurer, il me semble que j'ai tort. Oui, j'ai tort que vous pleuriez. (Il se rapproche d'elle.) Ah! quand vous m'avez dit là que vous me re-

tiriez votre amitié, ça m'a bouleversé, je veux la garder, j'y tiens tant... Voyez-vous, votre amitié, c'est tout ce qui me reste de votre amour.

PRIMEROSE.

Moi aussi, Pierre, j'aurais voulu pouvoir vous la laisser.

PIERRE.

Vous allez voir, ce sera facile. Ecoutez-moi! Vous m'aviez promis d'être ma confidente, n'est-ce pas?

PRIMEROSE.

Oui.

PIERRE.

Vous voulez bien toujours l'être?

PRIMEROSE.

Oui...

PIERRE.

Eh, bien, Primerose, souvenez-vous. Vous m'avez dit, et avec quelle insistance qu'il ne fallait pas m'isoler dans ma tristesse, que je devais tâcher de me refaire un avenir.

PRIMEROSE.

Oui, mais cet avenir, je souhaitais qu'il fût

très beau, très net, qu'il ne s'y mêlât rien de trouble. Tant pis si vous me trouvez un peu ridicule, je ne pouvais le concevoir pour vous que dans le mariage.

PIERRE.

Eh bien! vous serez peut-être exaucée.

PRIMEROSE.

Ah!

PIERRE.

Oui, tenez, je vais vous dire des choses que personne ne sait encore. Elles vous rassureront, je pense, et elles vous expliqueront en même temps les méchancetés qui ont pu courir.

PRIMEROSI

Parlez!

PIERRE.

Depuis quelques mois, en effet, j'ai vu souvent madame de Champvernier. C'est une femme sans doute frivole d'apparence, mais aimable et bonne et qui n'a pas été heureuse. C'est quelque chose à mes yeux, et c'est pour cela peut-être qu'il nous est venu, à l'un et à l'autre l'idée que nous pourrions réunir un jour nos deux existences un peu désenchantées.

PRIMEROSE

Ah!

PIERRE.

Vous voyez bien combien les idées que vous vous faisiez étaient fausses... Vous ne dites rien?

PRIMEROSE.

Non.

PIERRE.

Enfin, votre désir, vous venez de me le répéter encore, était bien que je me marie, que je cherche une femme, que j'en trouve une...

PRIMEROSE.

Oui, mais pas celle-là!

PIERRE.

Pourquoi?

PRIMEROSE.

Oh! Je ne pense pas de mal de cette dame, puisque vous l'aimez... mais je crois vous connaître, Pierre et je me demande si elle vous rendra heureux.

PIERRE, avec un peu d'énervement.

Qu'est-ce que vous voulez?... nous verrons bien. . Si je suis malheureux, mon Dieu, j'en

ai l'habitude... Et puis... ce ne sera ni de sa faute... ni de la mienne... ce sera de la vôtre...

PRIMEROSE.

Pierre!

PIERRE.

Oui, de la vôtre... parce que le bonheur, j'y ai renoncé, depuis que vous me l'avez refusé... J'ai compris qu'il n'existerait plus jamais pour moi... le jour où à Plélan, je vous ai revue dans votre robe de religieuse! J'épiais, je guettais en vous une trace du passé, une ombre de mélancolie, mais rien... rien. Je vous ai trouvée, souriante, gaie, heureuse... loin de moi... sans moi... et votre joie et ma douleur sont restées en face l'une de l'autre comme deux étrangères.

PRIMEROSE.

Que pouvais-je donc faire?... Qu'attendiez-vous de moi.

PIERRE.

Ce que j'attendais de vous?... Mais un peu de compassion... un peu de cette pitié que vous accordiez au premier venu... et que vous m'avez refusée à moi... Non, vous vous êtes

appliquée, non seulement à m'enlever tout espoir dans l'avenir, mais encore à poursuivre dans le passé le souvenir délicieux que je gardais de vous et vous avez abîmé jusqu'à votre image!

PRIMEROSE, avec déchirement.

Ce n'est pas vrai!

PIERRE.

Il y a des détails que vous auriez pu m'épargner. Il y a des choses que vous auriez pu ne pas me dire... Tenez... vos cheveux... lorsque je vous ai demandé... vous auriez pu me faire un mensonge, comme on fait une charité... Mais pour commettre ce péché-là, il vous eût fallu un peu de bonté, un peu de tendresse, c'était trop vous demander.

PRIMEROSE, arrachant son voile et découvrant ses cheveux.

Ingrat! Regardez si je n'ai pas menti!

PIERRE, avec un cri.

Primerose... Pourquoi avez-vous fait cela?

PRIMEROSE.

Je ne sais pas... Je voulais vous détacher de moi... Je voulais éloigner votre pensée qui me rejoignait toujours.

PIERRE.

Vous en aviez donc peur?

PRIMEROSE.

Oui, peut-être... laissez-moi.

PIERRE, avec ferveur.

Vous voilà... vous voilà! C'est vous! Je vous retrouve telle que je vous ai aimée, telle que je vous ai perdue...

PRIMEROSE, faisant le geste de chercher son chapelet à son côté.

Oh! ne dites pas cela!... ne dites pas cela!

PIERRE.

Ah! comme je vous demande pardon!... Comme j'ai été injuste!.. Oh! s'il vous reste encore un peu de tendresse pour moi... gardez-la moi... donnez-la moi... J'en aurai tant... tant de bonheur que vous verrez, vous verrez... elle redeviendra un bel amour.

PRIMEROSE.

Pierre, Pierre, maintenant que vous savez que je souffrirai moi aussi, ne me tourmentez plus. Laissez-moi...

PIERRE.

Je ne vous obéirai pas, je ne renoncerai pas

au bonheur, au moment où votre cœur se révolte contre vous-même, où je me sens près de vous regagner, vous n'avez plus la force de vous défendre, vous qui, autrefois, vous êtes si bien défendue.

PRIMEROSE, avec un grand cri et en croisant ses bras sur sa poitrine, avec un geste de défense.

Ah ! J'avais ma robe !

PIERRE.

Vous ne l'avez plus... Et vous avez des roses à votre ceinture. (Elle les arrache.) Ma chérie.. ma chérie...

Il fait un pas vers elle.

PRIMEROSE, reculant devant lui.

Pierre !

PIERRE.

Vous m'aimez... vous m'aimez... J'en suis sûr ! (Il veut la prendre dans ses bras.) Primerose... Primerose...

PRIMEROSE, défaillante.

Pierre... Pierre... partez... partez... (Le cardinal entre. Elle se jette dans ses bras.) Ah ! mon oncle !... sauvez-moi !

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE CARDINAL.

LE CARDINAL.

De qui?

PRIMEROSE, cachant sa tête sur l'épaule du cardinal.

De moi-même!

LE CARDINAL.

Pourquoi?... Puisque tu l'aimes, puisque tu es libre envers l'Eglise?

PRIMEROSE, se redressant.

Je ne le suis pas envers ma conscience.

LE CARDINAL.

Avant toutes choses, tu as promis à Dieu l'obéissance et tu peux le remercier à genoux d'avoir daigné te manifester si clairement son adorable volonté.

PRIMEROSE.

Sa volonté?

LE CARDINAL.

N'a-t-il pas mis dans vos cœurs un amour réciproque, n'a-t-il pas ennobli cet amour en lui accordant une double épreuve? Et pen-

dant qu'il vous l'imposait, sa grâce ne vous a pas quittés. Il vous a conservés l'un pour l'autre, et pour que tu sois plus sûrement à l'abri, il a voulu te garder dans sa propre maison... Crois-moi, ma chérie, tu dois aller là où il a préparé pour toi un bonheur privilégié.

PRIMEROSE.

Ce serait une lâcheté. Que penserait-on de moi?

LE CARDINAL, avec sévérité.

Ce n'est plus ta foi qui parle, c'est ton orgueil! Tiens, ta petite compagne Donatienne vient de se confier à moi, son cœur simple de paysanne demeuré humble et soumis, est plus près du Seigneur que le tien. (Un temps, Primerose reste muette et la tête baissée.) Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire... si je n'ai pas réussi à te convaincre, c'est bien. Nous ne reparlerons plus jamais de ces choses. Adieu, Pierre.

PIERRE, remontant et d'une voix désespérée.

Adieu, Primerose!

Il va pour sortir.

PRIMEROSE.

Pierre, je ne veux pas!!!...

Pierre va s'élancer vers elle. Le cardinal l'arrête du geste et prend Primerose dans ses bras.

LE CARDINAL.

Tu vois bien! tu es vaincue, ma chère petite. Va n'en aie pas de honte! C'est la vie qui triomphe en toi et par conséquent, celui qui nous la donne. Nous partirons bientôt pour Rome, tous les deux, Pierre viendra nous y rejoindre. Vous verrez dans mon petit jardin du Mont-Aventin sous un beau figuier, un bas-relief du premier siècle où est représenté d'une façon fort touchante un vieux patriarche qui bénit deux jeunes chrétiens. Je ne sais pourquoi, mais depuis quelques moments, il me semble que j'ai pris avec ce patriarche une ressemblance surprenante. Vous ne trouvez pas?

PRIMEROSE, baissant la tête.

Oui.

MADAME DE SERMAIZE, entrant et apercevant le groupe.

Comment?

PRIMEROSE.

Oui, marraine...

MADAME DE SERMAIZE.

Ah! mais...

LE CARDINAL, l'interrompant.

Oui... ma bonne amie, où est votre presbytère?

MADAME DE SERMAIZE.

A deux pas...

LE CARDINAL.

Votre curé n'est pas trop sévère ?

MADAME DE SERMAIZE.

C'est la bonté même.

LE CARDINAL.

Je cours chez lui.

MADAME DE SERMAIZE.

Pourquoi ?

LE CARDINAL, prenant son chapeau.

Parce que... toutes ces petites intrigues auxquelles vous m'avez mêlé depuis ce matin... Ma foi,... je vais me confesser !

Il remonte.

Rideau.

PQ
2601
R565P6
1911

Arman de Caillavet, Gaston
Primerose

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY